

« Le souvenir est un poète, n'en fais pas un historien »
Paul Graldy
Pote et dramaturge français, 1885-1983.

Pierre Galibert

Le livre sur la commode

Le roman des 100 ans des « Bonnes Vacances »

Préface

Jean-Luc Donnadille

Président des « Bonnes Vacances »

Préface

Depuis plus de trente-trois ans, j'ai gravi tous les échelons, participé aux prises de décisions, des plus futiles aux plus graves. J'ai rencontré mon épouse aux *Bonnes Vacances* ; mes enfants y ont grandi et y prennent des responsabilités à leur tour. L'équipe dirigeante qui m'entoure dans cette mission se compose d'amis fidèles et certains de leurs enfants reprennent aussi le flambeau...

La transmission est une des valeurs auxquelles je tiens particulièrement : elle m'aide dans mes fonctions de Président.

Ce passage de génération en génération est émouvant...

D'autres dirigeants, bien avant nous, ont alimenté et fait grandir cette famille des *Bonnes Vacances*.

D'autres dirigeants, bien avant nous ont tracé les prémices de cette longévité qui fait tant notre fierté aujourd'hui. D'autres dirigeants ont élevé, nourri et fait grandir celle qui affiche ses cent ans aujourd'hui.

Je veux rendre hommage, avant toute chose, au Président qui m'a précédé : Jacques Donnadille, mon oncle. Son implication, ses intuitions, ses anticipations judicieuses me permettent d'affirmer que nous avons reçu un bel héritage que je dois, à mon tour, faire prospérer. Alors que nous fêtons cet anniversaire, je puis affirmer que Jacques a donné à l'association plus d'un demi-siècle. Il donne encore. Il a construit ce chemin que nous suivons aujourd'hui, cette colonne vertébrale qui nous soutient toujours, et qui nous soutiendra au-delà de ces cent ans. Jacques est tombé dans la marmite de la potion secrète des

Bonnes Vacances très jeune, grâce à sa maman qui était aux fourneaux des colos d'après-guerre ... Il n'a jamais compté ses heures. Il ne les compte toujours pas. Au-delà des saisons estivales, il est resté pendant des hivers entiers pour accueillir des groupes.

C'est incontestablement une des incarnations de l'association. C'est avec beaucoup d'émotion qu'il m'a passé le flambeau voilà déjà une dizaine d'années. Jacques est toujours là aujourd'hui avec une implication sans faille, des conseils avisés et des coups de main quotidiens. Même en 2013, l'association aurait du mal à tourner sans lui.

J'ai connu et apprécié la disponibilité et l'efficacité du « couple Battut » : Suzy et Pierrot. Venus un premier été pour faire la plonge, ils ont enchaîné avec l'économat des séjours, mis sur les rails plusieurs directeurs, recruté et épaulé quelques cuisiniers. Leur présence sur les séjours, en première ligne ou en coulisses, la participation de Pierrot dans l'équipe des dirigeants, de Suzy comme monitrice dans les années soixante, plus tard comme animatrice de différents rendez-vous très prisés par les enfants (*Le jeu des vingt sucettes, Le pied beau de Suzy,...*) font que ces deux prénoms indissociables restent gravés dans l'histoire de notre association.

Rendons hommage à l'abbé Gau. Pierre y reviendra en détail. Grâce aux fonds offerts par Marcel Pélissier il a pu délocaliser l'association tarnaise en 1951 sur le vaste terrain de La Teste. Quel visionnaire ! Les vieilles écuries de l'époque se sont transformées au fil du temps en centre de vacances tellement convoité par de gourmands promoteurs aujourd'hui. Là est

aussi notre richesse, notre héritage. Nous nous devons de maintenir ce patrimoine pour le léguer, le moment venu, à nos successeurs.

Je n'ai pas connu l'abbé Gau. En revanche, j'ai bien connu l'abbé Escande qui a été mon premier Président quand je suis arrivé aux *Bonnes Vacances* comme moniteur, à la fin des années soixante-dix.

Sous l'homme bourru, se cachait un cœur entier au service de notre communauté et des enfants accueillis. Là encore, des heures de bénévolat pour faire avancer notre action avec succès.

Nous avons donc voulu ce livre, pour rendre hommage aux générations qui, pendant cent ans, nous ont précédés. Vous les découvrirez au fil des pages.

La responsabilité de la présidence n'est pas anodine, et tous les joyeux moments insoucians du passé m'aident aujourd'hui dans la réflexion qui est la mienne au moment des choix, que je veux toujours partager avec l'équipe des dirigeants. Présider les *Bonnes Vacances* me permet d'alterner de nombreux moments de convivialité et des heures de travail : nous sommes rattrapés par des commissions de sécurité ou d'hygiène qui deviennent de plus en plus sévères, des rentrées d'argent qui sont parfois aléatoires en fonction des saisons, des dégâts des eaux et autres mauvaises surprises. Le travail est quotidien mais il est partagé avec les membres du bureau de l'association.

Côté finance, Olivier Rey est trésorier des *Bonnes Vacances* depuis dix ans. Olivier a apporté son expérience de banquier et sa rigueur budgétaire. Il a

informatisé nos comptes et maîtrise parfaitement les tableaux financiers et autres camemberts prévisionnels. Je dois avouer que sa vision du budget est un vrai plus pour notre fonctionnement afin de surmonter les années difficiles et de mieux nous projeter vers les futures saisons. On oublie parfois qu'Olivier a été moniteur et économe des séjours testerins. Il remet ses habits de mono et sa combi de ski chaque année lors de notre camp de février.

La voix d'Henri Combes raisonne aujourd'hui dans les travées du camping des *Bonnes Vacances*. Henri est un travailleur acharné : le renouveau qu'il a insufflé est inimaginable. La rigueur aussi. Les résultats sont là et le camping est devenu une partie incontournable de notre activité et de nos ressources. Il gère d'une main de fer même si parfois il en oublie le gant de velours : tant pis ou plutôt tant mieux. Henri reste un pilier de notre fonctionnement, il a su s'intégrer à une équipe de dirigeants d'une autre génération et faire du camping une réussite indéniable.

Luis Goma est une figure castraise avant d'être un ambassadeur des *Bonnes Vacances*. Il fut mon premier directeur et les premières fois marquent toujours la vie d'un homme. Là encore, bien que séparés par une génération, les missions de Luis allègent mon travail et portent toujours loin les échos de notre entreprise : il le faut pour que les institutionnels nous connaissent et nous reconnaissent. Luis sait le faire. Celui que j'ai rencontré à Barral dans les années soixante dix, est un spécialiste des moments de convivialité. C'est aussi

un aspect que le Président que je suis ne veut surtout pas négliger.

Comment parler de mon frère qui m'a rejoint dans cette belle aventure ? Je vais dépasser ma pudeur pour dire combien je suis heureux qu'il soit aussi là. Vous aurez remarqué que le nom des Donnadille est assez lié à notre association. Pierre, par ses expertises, sa connaissance des affaires et du commerce, sa présence sur les chantiers, sa façon d'appréhender le monde professionnel, a su se faire un prénom. Pierre reste accroché aux valeurs familiales qui sont les nôtres et heureusement que le monde du travail lui laisse le temps de venir s'occuper de la colo avec nous et dispenser ses conseils et ses analyses.

Le hasard des rencontres a fait que Gilbert Balayé a intégré l'association il y a vingt-cinq ans. Ses deux filles sont impliquées dans l'opérationnel des séjours. Son épouse, jeune retraitée comme lui, prend de plus en plus part à ses côtés à la réception des groupes.

Gilbert, tout naturellement car il a ce talent, pose un regard d'expert sur les locaux : les centaines de mètres de canalisations, les hectares de tontes, les dizaines d'interrupteurs, d'ampoules et de prises électriques, les véhicules, le tracteur, les deux piscines, la vingtaine de machines à laver, réfrigérateurs ou congélateurs. Il a l'œil à tout. Il anticipe et programme travaux et chantiers.

Enfin, Pierre Galibert est mon ami depuis 36 ans et nous sommes ensemble aux *Bonnes Vacances* depuis 34 ans. Cela se passe donc de tout commentaire. Toujours soucieux d'innover, il a impulsé les récents

« nouveaux » séjours. Il rédige tous les procès-verbaux de nos réunions, comme le stipule la législation. Il offre à l'association son expérience en communication, édite *La Minute des BV*, notre newsletter mensuelle et se débrouille pour que nos actions aient de larges échos dans la presse locale. Pierre connaît le moindre rouage de l'association, il a été moniteur, chef de groupe, adjoint, assistant sanitaire, surveillant de baignade, directeur et secrétaire-adjoint du bureau. Il est aujourd'hui très fier de son titre de *Secrétaire Général*. Il est à l'origine de ce livre et l'a écrit.

Philippe Pélizzon ne fait pas partie du Bureau de l'association mais, c'est tout comme : il est très présent sur le domaine au-delà de son activité de directeur. Jamais inactif, il nous offre beaucoup et apporte sa bonne humeur sur la totalité des chantiers. J'ai connu Philippe durant l'hiver 1985 à Briatexte. Je l'ai recruté l'été suivant pour le camp vélo qui existait alors. Il devait rester juste une saison et est toujours là vingt-sept ans après, avec autant de dynamisme. Les *Bonnes Vacances* m'ont offert beaucoup de bonheur et m'ont aussi donné des amis : Philippe est l'un d'eux.

On remarquera que la parité n'est pas encore d'actualité aux *Bonnes Vacances*... Je répondrai en remerciant toutes nos épouses : de Madeleine à Pascale, de Suzy ou Mado à Anne, de Martine à Anne-Marie, Sandra et Marie-France. Largement impliquées dans nos actions diverses et présentes à nos côtés. Indispensables, patientes et pertinentes.

Sans elles, les *Bonnes Vacances* ne seraient pas tout à fait les *Bonnes Vacances*. Merci Mesdames.

Merci aux membres du conseil d'administration qui se réunissent plusieurs fois par an autour des importantes décisions et qui sont aussi très présents à nos côtés pour différents chantiers sur place : la famille des *Bonnes Vacances* est vraiment là. Je la complète par de nombreux « travailleurs » indispensables à nos chantiers ...

Sur ces solides fondations célébrons ces cent ans au service de milliers d'enfants qui vont escalader la Dune, piquer une tête dans les vagues, jouer au foot sur le terrain, redemander des frites à l'animateur ou souffrir de quelques maux de ventre au moment de s'endormir... cent ans avec des repas de direction conviviaux, des apéritifs déraisonnables, des réunions de bureau passionnées, des tontes interminables, des pots de peinture qui se vident et des factures qui remplissent nos échéanciers...

Pierre Galibert a choisi d'écrire un roman parce qu'il veut vous raconter une histoire, en donnant libre cours à sa mémoire et aux souvenirs qu'il est allé glaner auprès de Jacques et Madeleine, de Pierrot et Suzy ou de sa maman et tous les anciens qui sont passés par là. Vous l'aurez compris, il n'y aura peut-être pas de stricte vérité historique dans ces pages, mais la seule envie de se retourner, de survoler 100 ans et de partager quelques souvenirs en rendant hommage aux bâtisseurs des *Bonnes Vacances* et en rêvant à un siècle de plus. Merci à Pierre.

En terminant cette préface, je prends conscience que seuls les bons moments me reviennent à l'esprit.

A moins, qu'aux *Bonnes Vacances*, il n'en existe pas de mauvais...

Jean-Luc Donnadille
Président des « Bonnes Vacances »

Le Livre sur la commode

Pierre Galibert

*à mon père,
que je connaissais peu.*

*à mon épouse,
qui me connaît tant.*

à Hélène.

| | |
|---|-----|
| <i>Prologue</i> | 23 |
| <i>La chanson logique</i> | 27 |
| <i>Les bâtisseurs des Bonnes Vacances</i> | 31 |
| <i>1913</i> | 37 |
| <i>Le visionnaire</i> | 41 |
| <i>L'héritier</i> | 47 |
| <i>Le président du centenaire</i> | 49 |
| <i>Tonton</i> | 53 |
| <i>Le pull-over rouge</i> | 57 |
| <i>Des abbés et un pape</i> | 61 |
| <i>La Rosière de Louise</i> | 65 |
| <i>Un billet de cinquante</i> | 69 |
| <i>Jules et le chien</i> | 75 |
| <i>Derrière la conserverie</i> | 77 |
| <i>Du bon côté de l'avenue</i> | 83 |
| <i>De lourdes armoires</i> | 87 |
| <i>Le klaxon de la boulangère</i> | 95 |
| <i>Les amis, les amours, les emmerdes</i> | 97 |
| <i>La Hume, terminus !</i> | 101 |
| <i>La photo de l'I pad</i> | 105 |
| <i>Epilogue</i> | 111 |

Prologue

Lors de l'aménagement de notre maison, mon épouse et moi-même avons décidé de mettre une commode dans le long couloir qui mène à notre chambre. Quel étrange regard ai-je aujourd'hui sur ce meuble qui est devenu, au fil du temps, un autel ? Je me rends compte que j'y ai déposé, au hasard d'une décoration hâtive et approximative, des bibelots qui semblent hétéroclites : une pendulette de bureau, une lampe design et un livre. Je passais devant plusieurs fois par jour dans une indifférence totale pour ces objets sans âme...

Pourtant, il y a quelques semaines, l'évidence m'est apparue : le hasard n'a vraiment rien à faire dans tout ceci. Ces trois objets, exposés sur cette commode sans aucun calcul, sont étrangement liés : ils appartenaient tous les trois à mon père. Il n'est plus là aujourd'hui : la pendulette ne donne plus l'heure, la lampe ne s'allume plus et je n'ai jamais lu ce livre...

La mémoire de mon père croise bizarrement, à cet instant, l'histoire des *Bonnes Vacances*.

Cette lampe *Starck* a trôné, tout comme la pendulette, sur son bureau à la clinique pendant plusieurs années. J'étais fier d'avoir un père chirurgien reconnu.

Ma mère m'avait donné ce livre rouge car il contenait une richesse inestimable : l'écriture serrée de mon père sur la page de garde qui indiquait la date et le lieu de l'achat de l'ouvrage, selon une habitude qu'il gardera toute sa courte vie.

Celui qui allait rencontrer ma mère quelques années plus tard, ancienne monitrice aux *Bonnes Vacances*, avait acheté ce livre en juillet 1951 à La Teste de Buch, l'année où Jean Gau, abbé de son état, acquit le

terrain de la colo : il avait accompagné le prêtre à l'origine de ce projet pour les transactions financières. Mon père avait vingt ans.

Six ans plus tard, Colette Barthés, allait devenir Madame Galibert et mon grand-père paternel, boucher castrais de la rue Villegoudou, ne put honorer sa promesse de prêter sa voiture pour le voyage de noces. Les jeunes mariés, après avoir passé leur première nuit à l'hôtel Terminus en face de la gare Matabiau, prirent le train pour La Hume à l'aube : l'abbé Gau avait confirmé que sa 4 CV était à leur disposition.

Ainsi, la colo allait devenir la première étape symbolique de leur mariage : elle s'invitait définitivement dans l'histoire commune de mes parents.

Mes souvenirs sur mon père deviennent flous avec le temps. Cependant, je le revois volontiers évoluer à la clinique. C'était le décor de mon enfance. L'endroit m'était si familier. La montée de l'avenue du Sidobre à l'arrière de la 504, vitres électriques, antenne radio rétractable, *Le jeu des mille francs* avec Lucien Jeunesse sur *Inter* en fond sonore, son parking couvert avec le mot « réservé » écrit à la peinture noire, les odeurs enivrantes d'éther, les sols des couloirs toujours luisants, saturés de cire rouge laissant des traces sous les chaussures.

Je revois la Mère supérieure et sa petite moustache qui piquait quand elle m'accueillait en m'embrassant. Elle manipulait les mille boutons et fiches de son standard avec une rapidité et une efficacité qui me fascinaient.

- Clinique du Docteur Galibert bonjour ! Ne quittez pas...

C'est de là peut-être que vient le désir, quelques années plus tard, d'être standardiste à la clinique pendant les vacances. Avec mes activités de moniteur, je percevais là mes premiers salaires. Les fiches de la Mère étaient remplacées par des rangées de boutons avec lesquels je jouais comme un réalisateur de télévision commutant ses caméras. Je fus aussi, un autre été, le « pharmacien » de la clinique : ma mission consistant à monter dans les étages les médicaments commandés par les chirurgiens pour les différents services. Je devais gérer les stocks avec une attention particulière pour la précieuse *Calciarine*... Je me souviens, enfant, de Sœur Augustine qui m'entraînait au fond du jardin, pendant que mon père visitait ses malades, pour m'expliquer le jeûne des escargots, dans un pot de terre retourné, les préparant ainsi à la consommation. Les escargots étaient pour la dégustation exclusive du patron. Mon père en raffolait.

Je le revois dans la pièce qui jouxtait le bloc opératoire. Je lisais, sans comprendre, ce grand tableau blanc où Sœur Marie Monique affichait le planning des interventions de la semaine. J'ai encore en mémoire l'odeur du café qui régnait là : sa tasse était posée sur la paillasse étincelante. Son café, toujours servi bouillant, était toujours bu tiède. Je me rends compte que je le déguste comme cela aujourd'hui.

Il est en blouse blanche, peut-être verte, avec son calot de chirurgien sur la tête.

Il ne me parlait pas. Il devait m'aimer.

Quand la nuit tombe et que je vais rejoindre notre chambre, je passe tous les soirs devant la commode et

je vois le livre rouge dans cette pénombre paisible qui invite au sommeil et aux rêves. Il reste toujours fermé et je ne l'ai encore jamais ouvert au-delà de la page de garde. Je ne le touche pas. Je n'arrive toujours pas à le lire et ne retiens jamais son titre mais je sais qu'il renferme la mémoire de mon père et les souvenirs de la colo...

La chanson logique

Cette année-là, avec Jean-Luc, nous étions deux élèves de Terminale à Barral. Le futur Président des *Bonnes Vacances* s'apprêtait à décrocher son *BAC* et partir pour l'*INSA* à Lyon. Moi, je n'allais pas éviter une seconde Terminale. J'étais bien à Barral et y rester un an de plus ne me posait pas le moindre problème. Au contraire. Les copains, les professeurs, l'éducation reçue par mes parents, la douce vie dans la maison des allées Corbière, autant d'éléments équilibrants qui me faisaient baigner dans une confortable et légère insouciance. Je faisais partie de ces ados qui trouvaient la vie formidable, magnifique et magique ... « *When I was young, it seemed that life was so wonderful, a miracle, it was beautiful, magical* ».

Je venais de mettre sur la platine du foyer des Terminales le 33 tours des Supertramp « *Breakfast in America* » qui venait de sortir. Il allait devenir, au fil des ans, l'un des albums le plus vendu au monde. En la décrochant une nouvelle fois, je déposais la pochette, déjà culte, sur le bar de la salle : elle montrait une vue de New-York depuis le hublot d'un avion. On voyait la Statue de la Liberté remplacée par une serveuse, tenant le menu du petit déjeuner et brandissant un jus d'orange en guise de flamme. Au loin, les immeubles de Manhattan étaient suggérés par des pots de condiments, des piles de tasses, des soucoupes et de la nourriture... Les tours jumelles étaient là. Je pensais secrètement que j'irais à New-York un jour. Je ne savais pas que je ferais ce voyage bien plus tard avec Jeanne et Juliette qui n'existaient

pas encore. Leur maman était pourtant déjà là mais, ni elle ni moi, ne pouvions imaginer le reste de notre vie commune.

Le son était toujours trop fort. Le vinyle craquait dans les enceintes accrochées sous le plafond. La machine à café automatique délivrait, contre une pièce d'un franc, cafés et chocolats aux lycéens que nous étions fiers d'être. Comme tous les matins à la récréation de dix heures, après la vente des pains aux raisins et des chocolatinés, le responsable du foyer que j'étais, retrouvait ses copains sur le terrain de hand qui servait de cour. Jean-Luc Donnadille m'entreprit à propos du professeur de gym que nous avions eu en cinquième.

- Tu sais, Monsieur Goma cherche des monos pour sa colo à Arcachon...

- Mais il faut un diplôme pour être moniteur ?

- Non, il m'a dit que le simple fait d'être majeur suffisait.

Tout bascula dans ma tête.

Sans pouvoir l'expliquer, je sentis instantanément et formellement que mon avenir était là. C'était sûr et certain : une révélation. Etrangement j'allais rentrer dans cette famille des *Bonnes Vacances* que je ne connaissais absolument pas alors que mon père y avait évolué des années plus tôt. Il ne m'en avait jamais parlé.

Jean-Luc, non plus, n'avait jamais été entrepris par son oncle pour intégrer les *Bonnes Vacances*. Il allait suivre Jacques dans son sillage de dirigeant alors qu'ils n'avaient jamais encore évoqué ensemble l'association.

Alors pourquoi, en ce matin de printemps 1979, allions-nous suivre définitivement Monsieur Goma ?

Contrairement à « *The logical song* » que chantait la sono du foyer, ces faits n'avaient aucune logique et pour autant, Jean-Luc et moi venions de signer pour plus de 30 ans aux *Bonnes Vacances...*

Les Bâtisseurs des Bonnes Vacances

Comment rendre hommage à toutes les personnes qui depuis 1913 ont construit les *Bonnes Vacances* et continuent l'entreprise aujourd'hui ? Comment les identifier ? Comment les classer ? Comment les nommer ?

Pensons à ceux qui ont créé l'association il y a cent ans et qui ont fait naître les séjours à Labessonnié puis en Provence, ceux qui ont acheté les sept hectares à La Teste en 1951, ceux qui ont fait vivre les premières colos au bord du bassin dans les années cinquante et soixante, ceux qui ont apporté les premières notions de pédagogie moderne dans les années soixante dix et aux dirigeants qui, des années durant, ont transformé les colos d'après-guerre en séjours conceptuels adaptés au marché du XXIème siècle.

N'oublions pas toutes les équipes qui ont entrepris des chantiers de rénovation, d'amélioration et de mises aux normes. Les hommes qui ont imaginé la construction de vastes dortoirs modernes et remis les tentes précaires de l'armée américaine, ceux qui ont pensé les chambres avec sanitaires privatifs que l'on connaît aujourd'hui.

Ces générations de bénévoles, de dirigeants qui ont construit depuis cent ans notre association sont les *Bâtisseurs des Bonnes Vacances*. Derrière ce vocable se cachent la pérennité de l'action, les générations qui se confondent, s'entremêlent et s'enchaînent. Avec ces *Bâtisseurs*, apparaît la belle âme qui s'affiche ici. Pourquoi aujourd'hui, comme il y a cent ans, se retrouve-t-on autour de ces valeurs ? Pourquoi aime-t-on les *Bonnes Vacances* ?

Il y a cent ans, hasardons-nous à imaginer qu'il était plus facile de militer dans ce genre de structure dédiée aux enfants: les petits allaient prendre le bon air à la montagne, simplement, grâce à l'aide ou plutôt l'entraide de chacun. Les archives de l'époque sont quasiment inexistantes mais ce sont vraisemblablement des prêtres qui sont à l'origine de notre association et qui l'ont fait vivre pendant plus d'un demi-siècle. Leur mission dans l'Eglise passait par ce genre d'investissement entraînant aisément les plus jeunes qui fréquentaient la paroisse pour remplir les séjours, leurs grands frères ados pour donner un coup de main et les parents pour offrir du temps ou de l'argent.

Au fil de ce siècle, la société est devenue très individualiste, on ne connaît plus son voisin, on ne partage plus la tisane avec les amis du village, on ne se réunit plus autour de l'unique téléviseur en noir et blanc de la rue. La vieille télé cathodique est devenue bien plate. On ne surfe plus sur des vagues mais sur des écrans. Aujourd'hui, on reste chez soi. L'unique chaîne des années 1960 a laissé place à une multitude de réseaux numériques où l'on regarde les autres vivre en les aimant, les plaignant, les haïssant ou les enviant sans se rendre compte que nous avons les mêmes en bas de chez nous. Ces voisins transparents, pourtant bien réels, ne nous intéressent plus. Nous sommes tous coupables et vous comprendrez que je ne fais pas porter la faute aux médias qui sont si facilement les boucs émissaires des maux actuels.

Loin des valeurs simples et réelles nous vivons par procuration, à cause de torchons en papier glacé, de malsains curieux qui s'improvisent journalistes, d'inconnus qui se rêvent stars ou d'anonymes qui se

prennent pour des vedettes. Nous passons à côté de l'essentiel.

L'essentiel est-il alors à la Colo ? C'est mon crédo.

Retrouvons-nous les fondamentaux chez nous aux *Bonnes Vacances* ? C'est ma conviction et je veux la transmettre.

Les *Bâtisseurs des Bonnes Vacances* viennent de tous milieux sociaux, de tous horizons politiques ou religieux et se retrouvent pour faire avancer l'œuvre. Ils sont jeunes, très jeunes parfois, et passent de longues années au service de l'association. Le front prend alors quelques rides, le cheveu blanchit, le souvenir devient flou, mais la passion reste intacte. Quelques-uns y passent une vie.

On vient peut-être chercher aux *Bonnes Vacances* la fierté de l'appartenance au groupe, ses propres souvenirs ou la jeunesse que l'on veut retenir dans cette deuxième famille aux générations qui défilent. Les anciens m'ont toujours dit de bien profiter de chaque instant car le temps passe trop vite. Je ne les croyais pas. Je dois aujourd'hui me résoudre à l'évidence. Le temps passe vite, trop vite et les *Bonnes Vacances* ont peut-être la vertu magique de le retenir un peu. Quand je vois tous ces bébés, qui ont fait leurs premiers pas à la colo et sont devenus des femmes et des hommes aujourd'hui, je suis attendri. Puis-je m'aventurer à citer tous les nourrissons qui ont passé quelques jours aux *Bonnes vacances* alors qu'ils venaient d'arriver dans ce bas monde ? Ils accompagnaient leur papa et leur maman déjà impliqués dans notre association : Estéban, Lisa, Méline, Lucas, Anis, Louisa, Martin, Alice, Gabriel, Margaux, Jean-Baptiste, Jeanne, Juliette, Anaïs, Emilie, Pauline, Pierre-Jean, Marie, Laurent, Jérôme,

Laurent, Marie-Pierre, et bien d'autres comme les enfants d'Agnès et Laurent Cornuaille, de Cathy et Dédé Fabre ou de Jean-Pierre et Monique...

Il semblerait qu'un des premiers nouveau-nés à avoir séjourné dans nos murs soit le fils aîné de Jacques et Madeleine. Un des talents de l'abbé Gau, incontestablement le plus grand de nos *Bâtisseurs*, était de bien cerner les gens pour les recruter au bon poste. L'abbé était un excellent manager avant l'heure. Il connaissait depuis très longtemps Jacques Donnadille pour l'avoir vu aider sa maman aux fourneaux quand les colos se faisaient dans le Tarn : Jacques, alors préadolescent, faisait les courses, allait chercher le lait dans les fermes voisines, donnait un coup de main en cuisine. Devenu jeune papa, l'abbé Gau lui proposa le poste d'économiste en 1966. Tout naturellement Jacques s'installa avec son épouse et le nourrisson dans la pièce prévue à cet effet. Madeleine s'étonna du plafond et des tuiles apparentes laissant libre accès aux bestioles en tout genre. L'abbé Gau comprit instantanément que la qualité et la pérennité de l'implication des jeunes parents passeraient par leur bien-être. Il mandata l'abbé Escande, son fidèle homme de main et excellent bricoleur, afin d'habiller le plafond et d'éviter que de malicieux rongeurs ne viennent perturber le sommeil du bébé. Maurice Escande, toujours très soigneux était ainsi pressé par Jean Gau :

- Alors, ça avance ?
- En parole...

Aujourd'hui le lambris est toujours en l'état dans la chambre de l'économiste. Yves est devenu à son tour papa et a rencontré la maman de Simon et Quentin à

la colo ; il ne se souvient pas avoir été dérangé par
une malicieuse petite souris il y a 47 ans...

Si le 11 novembre s'apprête à marquer l'histoire de France, c'est par ailleurs, la date de naissance de notre association.

Roland Garros avait effectué trois semaines auparavant la première traversée de la Méditerranée en avion.

Burt Lancaster, Vivien Leigh et Albert Camus arrivaient en ce bas monde et Marcel Proust publiait son immense *Du Côté de chez Swan*.

Charles Trenet et Richard Nixon étaient de la première partie de l'année.

Jean Marais allait naître un mois après, jour pour jour.

Côté rugby, c'est aussi en 1913 qu'est né le *Biarritz Olympique*, fusion du *Biarritz Stade* et du *Biarritz Sporting Club*. Le *Castres Olympique* a déjà 7 ans et ne sera champion de France qu'en 1949 et 1950 : c'est d'ailleurs l'année d'après que les *Bonnes Vacances* deviendront propriétaires du côté d'Arcachon et les supporters ne reverront le bouclier que bien plus tard : je garde en mémoire le capitaine emblématique, Francis Rui, brandissant le Brennus sous l'œil du Président Mitterrand au Parc des Princes en 1993.

En 1913, personne, ni les joueurs du Castres Olympique, ni les créateurs qui portèrent sur les fonds baptismaux notre association, n'avaient véritablement discerné les ravages du conflit qui arrivait. Avec la première guerre mondiale, la ville de Castres allait subir beaucoup de pertes humaines et l'équipe de Rugby fut décimée. Les jeunes joueurs avaient l'âge requis pour être appelés sous les drapeaux et partir à

la guerre. Les pertes furent énormes ici et ailleurs. Aucun club de rugby du Sud ne fut épargné.

Alors que les statuts de notre association venaient d'être déposés à Castres, à 200 kilomètres de là, un jeune homme devenait le petit prince du rugby du côté de Perpignan. Il avait à peine 18 ans et débutait une saison qui se terminerait, 10 mois après, par l'obtention du graal rugbystique : il fit gagner l'USAP et offrit le bouclier à son équipe lors de la finale de mai 1914.

Ce beau jeune homme, star catalane, adulé par des centaines de supporters avait une chance insolente et une longue et belle vie s'offrait à lui. L'histoire de notre pays allait en décider autrement et la suite est effroyable : il partit pour la guerre avec ses coéquipiers en comprenant déjà qu'il ne reviendrait pas. Il mourut pour la France quinze jours avant ses vingt ans. Il s'appelait Aimé Giral.

Le président Armand Fallières renonce à briguer un deuxième septennat en Janvier 1913. Raymond Poincaré, candidat déclaré depuis 1912 s'oppose à Paul Deschanel et Georges Clemenceau qui font campagne contre lui. Raymond Poincaré prendra officiellement ses fonctions le 18 février.

La voiture officielle du Président de la république a toujours été de marque française. Chaque président la choisit en fonction de ses goûts. Chirac roulait en *Citroën C6*. Mitterrand préférait la *Renault 25*, Giscard la Peugeot *604*, Pompidou avait une *Citroën SM* et l'on se souvient de la *DS* du Général. En 1913 Raymond Poincaré est le premier Président à utiliser

une vraie voiture officielle: un coupé *Panhard et Levassor*.

Cette année marquera à jamais l'histoire de l'Elysée. Poincaré fait installer l'électricité dans tout le palais présidentiel mais les solennelles réceptions sous les grands lustres nouvellement électrifiés vont attendre car la guerre arrive.

En 1913, Castres comptait 27 000 habitants. Ville industrielle, elle s'est développée rapidement avec ses industries textiles à qui, une quarantaine d'années plus tard, les *Bonnes Vacances* devront beaucoup...

Je situe parfaitement dans Castres, les rues ou avenues qui portent les noms d'anciens maires de la ville : Lucien Coudert, Louis Vieu, Auguste Sicard et Jean Aribat, ou encore Louis Alquier-Bouffard ou François Houpe. Mes pas ne m'ont jamais entraîné du côté de la rue Louis Balayé : il est possible qu'elle n'existe même pas. C'était pourtant le Maire de Castres en 1913. Il n'est pas resté dans les mémoires de la sous-préfecture contrairement au député du Tarn de l'époque dont le nom est associé à l'histoire du pays tout entier. On peut concevoir que celui-ci ait feuilleté le Journal Officiel, ce 11 novembre 1913, lisant les lignes consacrées à la naissance de notre association en pensant à Louis-Paul, son fils, qui du haut de ses 15 ans pourrait partir en camp avec notre structure naissante. Louis-Paul ne sera jamais colon aux *Bonnes Vacances* et mourra trois ans plus tard, en bon soldat. Sa grande sœur, Madeleine, s'éteindra beaucoup plus tard à l'âge de 62 ans, l'année où l'abbé Gau achètera le domaine de la Teste, en 1951. Dans tous les collèges et lycées de France, on apprend

surtout que Jean Jaurès perdra la vie au Café du Croissant, fin juillet 1914.

Le visionnaire

Pour moi l'abbé Gau restera un vieux monsieur, rongé par la maladie qui venait souvent dans la maison familiale des Allées Corbière. Il avait été toute sa vie un homme persévérant, voulant atteindre le but fixé, désireux de conduire les *Bonnes Vacances* sur les rails du succès.

Avant de monter me coucher, j'avais le droit, ou plutôt le devoir, de l'embrasser. Le vieil homme se calait dans le fauteuil crapaud gris bleu, à droite en rentrant dans la salle à manger. Mon père restait à table. Les deux hommes parlaient beaucoup. J'étais trop jeune pour participer aux conversations ou pour les comprendre mais je ressentais la sérénité qui habitait la pièce. Mon père éprouvait un immense respect pour son aîné. Je crois que l'abbé l'appréciait aussi.

En 1951, par un matin forcément très beau, ils étaient partis pour La Teste. Titou Clerc, papa de Marie-Françoise future mono, et papi de Louise, future serveuse, complétait l'équipée. Ils avaient rendez-vous pour signer, chez le notaire testerin, l'acte de vente d'anciennes écuries plus insalubres qu'attirantes, en bordure du Bassin et infestées de moustiques venant des marécages environnants. L'abbé avait déjà visité des terrains sur la côte méditerranéenne sans donner suite. Là, malgré les inconvénients, il avait eu instantanément le coup de foudre. On raconte que les billets de banque prévus pour l'achat étaient cachés sous le siège du passager de la 4 CV.

L'abbé Gau voyait là une colonie. La municipalité envisageait même la construction d'une passerelle

pour accéder directement au petit port de la Hume sur la commune voisine de Gujan-Mestras plaçant la plage à quelques dizaines de mètres de la future propriété. L'abbé imaginait déjà la plus-value apportée si ce passage était réalisé. Ce petit pont n'a jamais vu le jour. Peu importe, les bains de mer n'étaient pas forcément la priorité à l'époque. Seul l'air de l'océan comptait et ce n'est certainement pas les odeurs de la conserverie voisine au bord de la voie ferrée et des marais environnants qui allaient contrarier les projets du prêtre entrepreneur. Financer cet achat n'avait pas été une mince affaire. L'abbé Gau avait bien compris que Marcel Pélissier, riche industriel du Tarn qui employait son papa comme contremaître, pouvait aider l'association qui jusqu'alors organisait les colos à 20 kilomètres de Castres, à Montredon-Labessonnié et au bord de l'étang de Berre dans les Bouches du Rhône. Marcel Pelissier finança l'achat sans hésiter en pensant aux petits des ouvriers qui pourraient se régaler en vacances. Après avoir dirigé les séjours tarnais, l'abbé Gau fut directeur en Gironde comme le seront l'abbé Maffre, l'abbé Pic, l'abbé Chatelain, l'abbé Roudouleuse, l'abbé Maraval et bien d'autres...

Été 1971, toutes les radios du pays chantaient l'énorme succès de Michel Delpech « *Pour un flirt* ». Les « pattes d'éléphant » et les cols « pelle à tarte » étaient portés par les gens à la mode.

Gau déjà fatigué, était bel et bien là sur le domaine pour organiser la grande fête autour des 20 ans de l'achat du terrain. Quelques notables faisaient partie de la cinquantaine d'invités. On croisait les artisans locaux qui avaient aidé aux travaux. Le garagiste

Grégoire et le boucher Selhay faisaient partie de la fête comme les curés de la Hume et de la Teste. Pour présider les festivités, Monsieur Le Maire, le Docteur Aristide Ichard, fut accueilli par Mado Laplagne. Mado était la première directrice laïque aux *Bonnes Vacances*, clôturant ainsi définitivement une impressionnante liste de prêtres et de sœurs, notamment Sœur Marie-Dominique, qui dirigèrent les séjours. Ceux-ci s'enchaînaient déjà au rythme de deux ou trois par été. Les garçons, en juillet, et les filles, en août, dormaient sous des marabouts de l'armée américaine.

J'imagine la bonne ambiance champêtre qui régna lors du banquet : les officiels déjeunèrent au troisième service après le repas des enfants et celui des campeurs. En effet, jusqu'au milieu des années 1980, les campeurs pouvaient acheter les repas, tel un service traiteur, à la colonie. Une file se formait alors au niveau de la porte de la réserve aux heures des repas et les campeurs, gamelles bien remplies, de traverser la prairie pour rejoindre les toiles et déguster les plats encore fumants.

Il n'était pas inhabituel de croiser des campeurs ou des voisins, gourdes et bidons à la main : le puits artésien permettait de récupérer, par 119 mètres de profondeur, une eau saine et gratuite: l'eau de la ville n'arrivait pas encore au bout de la rue André Lesca et des centaines de colons ont pu apprécier sa vertu diurétique pendant des décennies.

Parmi les multiples talents de Gau, il y avait incontestablement celui du sens des relations. Il s'était lié avec le Maire qui, médecin de son état, venait soigner les petits malades de la colo. Le

Docteur Ichard rajoutait parfois quelques visites qui n'avaient rien de médicales à l'invitation de l'abbé :

- Aristide, tu reviens demain... On a préparé quelques haricots... façon Castelnaudary...

Et le médecin de repasser entre deux malades le lendemain, et de s'éterniser autour d'un bon cassoulet sans se soucier des horaires des consultations du début d'après-midi.

Gau nouait des relations partout : c'était important, indispensable même, pour bien soutenir l'action menée. Il avait parfaitement compris que tisser un réseau était primordial. Même les gendarmes étaient ses amis. Les chiens de la maréchaussée appréciaient particulièrement les restes des repas des colons. Ainsi, plusieurs fois par semaine, un bruit effroyable et un nuage de poussière précédaient l'atterrissage d'un hélicoptère de la gendarmerie nationale sur la prairie. Deux gendarmes, seaux à la main, venaient chercher le repas pour leurs chiens. En échange, quelques décollages et atterrissages, aux frais du contribuable, pour les dirigeants de l'époque et de jolis baptêmes de l'air au-dessus des cabanes tchanquées ou de la Dune.

L'abbé Gau maniait également l'humour et les calembours. Madeleine Donnadille imposa un jour à son époux d'aller se changer, sali qu'il était par les travaux qu'il venait d'accomplir :

- Va te changer, on dirait un bohémien !

- Un « beau » et « mien » car il est beau et il est à toi...

L'abbé Gau voulut même un jour louer un avion pour embarquer Yves Donnadille, alors bébé, afin de le guérir de la coqueluche : Ichard, le docteur ami et complice, rappelait que l'altitude était salubre pour

cette pathologie. L'abbé Escande, dont le sens de l'humour n'était pas adapté aux délires de Gau, pesta contre tant d'inepties.

Jean Gau taquinait souvent Maurice Escande. C'était un jeu entre eux. Un soir il voulu libérer Jacques et Madeleine et proposa de garder le bébé pour la soirée. Tonton Maurice s'insurgea devant cette charge impossible:

- Mais tu es fou, s'il pleure, qu'est-ce qu'on fera ?

Et Gau de répondre sans jamais se laisser désarçonner :

- Y'aura qu'à remuer le berceau...

Jean Gau se serait fait tuer pour la colo. C'était sa vie. Si la classe naturelle qui se dégagait de lui impressionnait, elle était vite rattrapée par son contact magique. Si nous sommes tous réunis ici aujourd'hui, c'est grâce à lui. Ne l'oublions jamais. Nous avons pour devoir de le faire connaître aux jeunes générations de bâtisseurs.

Nombreuses furent déjà les tentations à l'époque de vendre tout ou partie du domaine car l'investissement de départ avait été excellent et le terrain de l'association prenait d'année en année une valeur remarquable alors que les fonds manquaient. Gau ne céda pas malgré de nombreuses tentatives. Certes, il alla jusqu'à faire réaliser les plans d'un lotissement lucratif sur l'emplacement actuel du camping. Les lots prévus, avec accès direct sur la rue André Lesca, auraient renfloué d'une manière exceptionnelle les caisses. Finalement Gau n'alla pas au bout de ce rentable projet. En revanche, au fil des ans, quelques petites parties du domaine furent vendues pour permettre de construire l'appartement du concierge,

en surélevant la direction et d'aménager une nouvelle cuisine. Peut-être, au fil des décennies qui se profilent, jalonnées par les exigences sécuritaires et les demandes improbables des commissions d'hygiène, serons-nous obligés de nous séparer de quelques hectares en échange d'un équilibre économique.

L'héritier

Jacques Donnadille, dernier président des *Bonnes Vacances* du XXème siècle, a marqué de son empreinte de *Bâtitseur* notre association. Jacques a su poursuivre puis renouveler et, à son tour, insuffler à son successeur, le génie de Jean Gau en apposant sa propre griffe.

Avant de revêtir le costume de président, Jacques a été de très nombreuses années aux côtés d'un autre président, moins charismatique que Gau, mais tout aussi volontaire et actif : l'abbé Escande. Tonton Maurice avait moins le contact avec les équipes, était un peu bourru mais certainement comblé par sa mission à La Teste. Maurice était plus à l'aise un marteau à la main. Ainsi Jacques était président avant l'heure et avait la charge de tous les gros dossiers de l'association.

A la mort de l'abbé Gau, Jacques Donnadille a su habilement faire face aux approches abruptes de l'Evêché qui voulait récupérer l'association et ses sept hectares au bord du bassin, prétextant qu'elle avait été créée par des prêtres...

Jacques refusa également les mirobolantes promesses financières d'Alain Giresse. L'emblématique buteur des Girondins cherchait un terrain pour développer ses stages de football et avait jeté son dévolu sur la colo. Notre patrimoine demeure inestimable aujourd'hui et même si l'association, propriétaire du terrain, semble pouvoir affronter quelques tempêtes économiques, la vigilance prônée par Jacques et son successeur reste de mise.

Jacques Donnadille n'avait de cesse de diversifier les accueils sur le centre pour multiplier les sources de

financement. Il a initié l'accueil de handicapés, si naturel aujourd'hui. Il a conduit des chantiers de rénovation avec une mise aux normes dispendieuse de la cuisine centrale ou une judicieuse conversion des vastes dortoirs du bâtiment blanc en chambres plus intimes avec sanitaires.

Jacques, comme avait su le faire l'abbé Gau en son temps, a su s'entourer : Victor Fourrés et Monsieur Azemar se souviennent d'avoir, année après année, clôturé la colo et rationalisé ce qui allait devenir le camping des familles. Jacques confia quelques années plus tard le poste de secrétaire à Pierre Battut qui, avec son épouse, afficha un investissement impressionnant pour l'association et pour les séjours. Un autre talent de Jacques a été de former, au fil des ans, de jeunes éléments qui sont devenus les dirigeants d'aujourd'hui.

Le président du centenaire

Jean-Luc Donnadille a pris le relais après son oncle. Les *Bâtisseurs* du XXI^{ème} siècle œuvrent toujours dans le fidèle esprit de l'abbé Gau, innovent pour les enfants, construisent, restaurent, recrutent. Le Président du centenaire gère une équipe de dirigeants. Jean-Luc offre, comme son prédécesseur Jacques, un investissement impressionnant aux *Bonnes Vacances* bien au-delà des trente-cinq heures légales. Jean-Luc traite tous les dossiers, des plus ardues aux plus futiles. Comme par magie il est omniprésent dans l'opérationnel, inlassablement disponible, à l'écoute des six membres du bureau avec qui il partage les dossiers.

Gilbert Balayé, de son côté, est le maître d'œuvre du domaine avec une évaluation remarquable sur les chantiers en cours ou à prévoir. Gilbert s'investit beaucoup dans l'inéluctable et difficile aspect technique des séjours. Fraîchement retraité, Gilbert accueille avec son épouse les groupes pendant l'année, soulageant ainsi Jacques. Martine et Gilbert sont très impliqués dans l'association et leurs filles ont grandi ici. Gilbert sait s'entourer d'artisans professionnels et transmettre les tâches aux bénévoles qui viennent aider dans les chantiers, parfois rudes, mais toujours dans l'esprit convivial qui continue à caractériser notre action comme l'aimerait l'abbé Gau.

Par ailleurs, Luis Goma, personnage charismatique et ancien directeur des séjours, a marqué des générations de colons, de monos, de campeurs et de parents avant

de s'asseoir logiquement dans le fauteuil de dirigeant. Il met au service de l'association son tissu relationnel tarnais pour que soit reconnue notre action dans les sphères de la politique et l'administration locale. Monument de convivialité, Luis incarne les *Bonnes Vacances*.

Henri Combes, pour sa part, a en charge les affaires du camping des familles. Elles sont rondement menées et cette activité s'est imposée au fil des années comme un de nos poumons économiques. Les options prises par le maître des lieux sont la propreté des sanitaires et le calme dans les travées. La recette rencontre un vrai succès et le camping affiche complet une bonne partie de l'été. Henri n'arrête pas pendant deux mois: à sept heures trente, il ouvre le portail qu'il viendra lui-même refermer à la tombée de la nuit, à vingt-deux heures trente précises. Entre temps la journée est longue avec l'accueil des arrivants, le paiement des sortants, le tout ponctué par mille et une tâches et un téléphone qui ne cesse de vibrer dans sa poche :

- Camping des *Bonnes Vacances* bonjour ! ... Plus rien, juste une place sur le toit des sanitaires... C'est complet, compléto, ..., comprendo ?

Anglais, allemands et hispaniques sont renseignés dans leur langue maternelle et les puristes adeptes de Shakespeare, Goethe ou Cervantès ne s'offusqueront pas de quelques barbarismes bien sympathiques.

En ce qui concerne Olivier Rey, sa mission demeure primordiale puisqu'il gère le budget, cherche des ressources, diminue quelques dépenses et équilibre les

comptes comme l'ont fait avant lui d'autres trésoriers : Jean-Luc, Pierrot ou Jacques. Notre grand argentier connaît bien le fonctionnement puisqu'il a été moniteur à La Teste et le reste toujours sur les pistes l'hiver.

Il y a quelques années, Pierre Donnadille a été le dernier à intégrer cette équipe de dirigeants qui compose le bureau de l'association aujourd'hui. Indéniablement Pierre nous apporte son appréciation commerciale reconnue dans son métier et nécessaire à la progression de notre entreprise.

Pierre est également présent sur la totalité des chantiers comme Philippe Pélizzon que l'on peut considérer, bien qu'il ne fasse pas officiellement partie du bureau, comme un dirigeant actif. Philippe participe à la commission séjour et nous aide dans la construction de nos nouveaux produits grâce à son regard professionnel.

En ma qualité de secrétaire général, j'essaie d'aider Jean-Luc dans ses prises de décisions, rédige les comptes rendus et prépare quelques dossiers.

Je tente d'apporter l'expérience de mes missions professionnelles actuelles.

Je venais d'apprendre par un coup de fil d'Olivier Minne, que nous étions virés de *Pyramide* que nous co-présentions avec Marie-Ange Nardi sur France 2. L'article que nous avons eu le matin même dans le très sérieux *Figaro* indiquait que notre animation de potaches, pourtant demandée par le directeur de la chaîne Yves Bigot, ne convenait plus aux fidèles du programme: ils avaient manifesté leur mécontentement devant les studios de la Plaine Saint Denis la veille au soir. L'arrêt immédiat de ces dérives était inéluctable. Pourtant ce jour-là, ma tristesse n'avait rien à voir avec les tumultueux vacarmes des médias mais était bel et bien liée aux *Bonnes Vacances*.

Jean-Luc allait sonner à la porte d'une minute à l'autre et je finissais rapidement de me préparer pour ne pas le faire attendre. Je n'aime pas être en retard. J'affectionne particulièrement les moments où nous nous retrouvons tous les deux seuls en voiture: nous pouvons parler des *Bonnes Vacances*, de son fils mon filleul, de nos filles, et de tout ce qui a construit notre amitié depuis de si longues années. Il nous arrive de ne rien dire. Peu importe. Jean-Luc reste parfois secret. Durant les quelques kilomètres qui nous séparaient de l'église de Saix nous restâmes muets, perdus dans nos pensées respectives. Les miennes m'entraînaient à la colo auprès de l'abbé Escande à qui nous allions rendre un dernier hommage. L'évêque d'Albi accueillit l'imposante assistance. Jean-Luc, déjà président des *Bonnes Vacances*, prit la parole pour saluer celui qui avait été président avant lui. L'instant fut émouvant. L'abbé Escande, lui aussi,

a beaucoup fait pour la colo. C'était un bricoleur qui préférait le bleu de travail au noir de la soutane. Il vivait son sacerdoce en entretenant les bâtiments du domaine et préférait rester bricoler à la colo, s'y cachant parfois si le curé de La Hume venait le solliciter pour concélébrer. Il avait la magnifique réputation d'expédier ses messes quotidiennes en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire. Tonton Maurice préférait avancer ses chantiers.

Dans les années 80, pour ses messes sur la terrasse, sous le préau ou sous les arbres, j'avais la charge de déplacer l'autel, la sono, le pied de micro bricolé sur une vieille jante, et les chandeliers en improvisant mille astuces pour que la flamme résiste, jusqu'à la fin de l'office, aux facétieux courants d'air. Je n'avais le droit de toucher ni au calice ni aux hosties. L'abbé s'en chargeait. Je me revois barrer la route aux plus jeunes enfants qui n'avaient pas l'âge de recevoir la communion ou expliquer à un petit musulman ces rites qui l'intriguaient. J'entends les accords que Yolande plaquait sur sa belle guitare noire. Elle chantait *Prendre un enfant* et les colons de l'applaudir spontanément aux dernières notes. Yolande n'est plus là aujourd'hui. Elle est partie il y a très longtemps. Nous ne l'avons jamais oubliée. Chaque fois que j'entends cette chanson d'Yves Duteil, mes pensées me ramènent aux bons moments avec Yoyo et mes toutes premières sorties au restaurant sans mes parents... Il y avait Myriam, Cathie, Jean-Luc, Philippe. Pascale n'allait arriver dans la vie du futur président que l'année d'après. Ce premier restaurant que j'ai fréquenté en jeune adulte, avait une jolie vue sur le port de plaisance d'Arcachon. Les promoteurs ont eu raison de lui et il n'existe plus aujourd'hui. Il

avait un joli nom: *A deux pas de la mer*. Je prenais toujours un cocktail de crevettes en entrée, des solettes du bassin ensuite et j'ai encore en mémoire le goût du café liégeois qui clôturait ces agapes insouciantes. Nous étions en 1979 et je passais mon premier été à la colo.

Quand Maurice ne pouvait ou ne voulait célébrer sur le centre, une longue colonne d'enfants s'étalait en direction de la chapelle de la Hume. La petite église de la Hume possédait des cloisons amovibles et instantanément la centaine de colons trouvait place pour l'office. La messe était alors l'activité obligatoire du dimanche matin. Le poulet-frites dominical, suivi d'un chou à la crème pâtissière maison, rassasiait nos estomacs et notre faim de bonheur.

J'avais dix-huit ans...

Le pull-over rouge

Quelque part à la fin des années 1960, bien loin d'imaginer que je serais un moniteur de colo un jour, mes pensées se perdaient: je n'arrivais pas à me concentrer et rester sage. Dans la poche gauche du pantalon du dimanche qui piquait, une pièce de cinq francs attendait la quête. Un mouchoir blanc avait été placé par ma grand-mère dans celle de droite ; elle l'avait soigneusement inondé de "Bien-être" son eau de Cologne favorite. J'y perdais mon nez à plusieurs reprises dans cette fin de matinée interminable. Si je m'agitais un peu trop, ma grand-mère assénait sa menace suprême:

- Monsieur le curé va te gronder...

L'effet était immédiat et je me tenais à carreau. Quelques minutes. J'aimais beaucoup ma grand-mère Odette. Je me sentais proche d'elle. Presque aussi proche que de ma mère. Quand mes parents s'absentaient une semaine à Paris pour les stages de chirurgie de mon père, cette douce femme, maman de maman, nous gardait à la maison, Hélène et moi. Marie et François n'étaient pas encore nés. Parfois nous quittions la grande maison des Allées Corbière et déménagions quelques jours à Lameilhé chez mon oncle Paul. Ma grand-mère n'aurait jamais manqué la messe du dimanche et nous traînait dans la chapelle provisoire du tout nouveau quartier de la ville. L'abbé Adell était le prêtre de cette paroisse temporaire. Il était aussi aumônier des *Bonnes Vacances*. Il éditait alors un journal, dans lequel j'ai eu le plaisir d'écrire un article quelques années plus tard, à l'attention des familles. Cette publication estivale avait pour titre « *Au large* ». L'abbé Adell frappait, avec sa machine

à écrire portable dernier cri, les stencils qui s'emballaient ensuite sur la *Gestener* du curé de la Teste...

Le plat de la quête passait, j'étais délesté de mes cinq francs. Mes pensées se perdaient à nouveau sous les poutrelles de ce hangar éphémère qui abritait les fidèles chaque dimanche en attendant la fin de la construction de l'imposant centre œcuménique qui trône aujourd'hui à Lameilhé.

Comment supposer que cette structure, vouée à une proche démolition, allait être transportée à la colo pour faire office de préau, toujours en place en 2013 ? Jean-Pierre Adell, voulant se débarrasser de la charpente métallique l'avait offerte, à la demande de Jacques Donnadille, à l'association...

J'imagine volontiers que ce dimanche matin-là, il y avait dans cette assemblée de fidèles, Jacques et Madeleine : j'allais les connaître dix ans plus tard...

Quelques rangées derrière, ou peut-être devant, en train de se recueillir pendant l'office qui se prolongeait, je ne remarquai pas non plus ce couple qui m'était encore inconnu : Jacques et Marie-Thérèse Mégret. Je ne pouvais pas me douter que j'allais me lier d'amitié avec leurs enfants, certainement présents aussi.

Au tout début des années 60, les aînés des enfants Mégret, étaient partis à la colo, vraisemblablement pour permettre à leur maman de se reposer un peu en cette fin de grossesse. Le septième enfant allait bientôt arriver. Les deux grands garçons étaient un peu turbulents et l'air d'Arcachon était déjà réputé pour calmer les ardeurs des gamins pleins d'entrain...

Un matin, une banale lettre devint, par son contenu, de la plus haute importance. Sur l'enveloppe qui la

protégeait, l'écriture penchée de Madame Mégret indiquait le nom des deux destinataires et leur adresse estivale : « *Christian et Yves Mégret, colonie les Bonnes Vacances, 33 La Teste de Buch* ». Une petite sœur, Colette, était arrivée à Castres quelques jours auparavant. Avec la téléphonie mobile d'aujourd'hui, cette histoire semble d'un autre âge. Elle l'est : le bébé a la cinquantaine aujourd'hui et comme tous ses grands frères et sœur sans exception, est devenu colonnette aux *Bonnes Vacances*. Pour Colette, les souvenirs de son séjour sont aujourd'hui flous mais agréables. Jean-François, pourtant son aîné d'un an, avait, lui, un peu langui...

Madame Mégret, comme toutes les bonnes mamans, avait soigneusement préparé le trousseau pour les enfants en suivant scrupuleusement l'imposante liste de vêtements suggérée par le directeur. Elle avait patiemment tricoté un premier pull pour Colette et un deuxième pour Jean-François. Ce dernier, pris dans le tourbillon des escalades successives et épuisantes, a oublié le précieux ouvrage de sa maman au pied de la Dune...

Quarante ans plus tard, ce n'est pas sans une certaine malice, qu'elle cachait derrière ses yeux bleus lumineux, que Madame Mégret me questionnait chaque fois que nous évoquions ensemble les *Bonnes Vacances*:

- Alors Pierre ? Tu n'as toujours pas retrouvé le pull rouge de Jean-François ?

Des abbés et un pape

L'abbé Alain Hevin fit planter, grâce à la générosité de son frère horticulteur, beaucoup d'arbres sur le domaine et notamment les noisetiers. On raconte que tous les menus pendant les séjours avec Hevin étaient composés de patates. De quoi faire s'arracher les cheveux aux diététiciennes modernes : mais y avait-il plus d'enfants en surpoids à l'époque ? Je ne le crois pas.

Avec le maire, l'abbé Bertrand était le notable d'Espérousses. Monsieur le curé avait fréquenté aussi le domaine testerin quand il officiait à Castres. Au début des années 70, le village abritait encore de nombreuses familles et de nombreux enfants. Jean Fabre, le boulanger et cousin de ma grand-mère, envoyait, sur les conseils du prêtre, ses petits séjourner chez nous. Ainsi, après avoir récupéré des colons du côté de Lacaune, le bus des *Bonnes Vacances* s'arrêtait, alors que le jour ne s'était pas encore levé, sur la place du village devant le monument aux morts pour embarquer Elisabeth, Françoise, Danielle, Jacqueline, Bruno et peut-être même Jean-Marc. Anne n'était pas encore née. Le bus, après une autre halte à Brassac, arrivait alors à la gare routière de Castres.

L'abbé Pistre avait dirigé des séjours à Labessonnié. et avait joué dans sa jeunesse comme troisième ligne au Sporting club albigeois. Le jeune Henri fut ordonné prêtre en 1923. La légende nous dit que, à la fin de la cérémonie, il dégrafa simplement le haut de sa soutane et ses copains virent qu'il portait, en guise

de chemise, un vieux maillot délavé du SCA. En 1934, il devint l'entraîneur du Castres Olympique. Durant les années 1960, le journaliste sportif Georges de Caunes le contacta pour commenter des matchs du tournoi des 5 nations aux côtés de Roger Couderc, puis de lui-même quelques années plus tard. L'accent rocailleux du Pape du rugby, comme on l'appelait alors, résonne encore dans la tête des supporters les plus anciens.

L'abbé Pistre allait nous quitter en 1981. La même année que mon père.

La douce folie du jeune abbé Sauret était délicieuse. Passionné de mécanique, le père venait rendre visite à ses copains directeurs à moto ou avec sa 2CV trafiquée qui, selon les dires du passager Armand Donnadille, doublait tous les véhicules depuis Castres. La vitesse du bolide impressionna même quelques autochtones qui interpellèrent le conducteur lors de l'arrêt au passage à niveau de Facture :

- Mais comment se fait-il que votre voiture aille si vite ?

Et le malicieux prêtre de répondre en regardant les cieux :

- Le bon Dieu mon fils, le bon Dieu...

On a même vu l'abbé rentrer avec sa moto dans la cuisine et effectuer plusieurs tours en faisant gronder son moteur dont la fumée se mélangeait à celle des marmites !

L'abbé Mathieu s'éloignait peu de Barral qu'il dirigeait. Il venait cependant séjourner quelques jours en été à la colo. Il était passionné par la photographie, encore argentique, et se déplaçait sur les activités

avec son précieux *Leica* en bandoulière. Mathieu m'impressionnait par l'écoute dont il faisait preuve et les petits le sollicitaient souvent. A Barral, il savait interpeller chacun de ses mille élèves par son prénom. Jamais il ne se trompait.

Mathieu interrogea le jeune directeur sur cette nouvelle recrue qui s'affairait cette année-là du côté du camp vélo.

- Jean-Luc, qui est ce nouveau moniteur qui répare les vélos là-bas?

- C'est Philippe, Monsieur le Supérieur. Je l'ai rencontré à Briatexte. Il travaille dans un garage et monte des pneus. Il rêve de se lancer dans l'animation...

La rentrée suivante, Mathieu l'embaucha comme surveillant à Barral et Philippe Pelizzon poursuit encore aujourd'hui une carrière qui le passionne auprès des enfants.

Au début des années 60, l'abbé Gau dut se résoudre à obéir à sa hiérarchie et s'occuper de la paroisse de Viane en mettant quelque temps la colonie entre parenthèses. Il en fut très malheureux. Un jeune prêtre, Raymond Sahuquet, prit le relais et fit, entre autre, surélever le bâtiment central pour organiser les futurs dortoirs sous la présidence d'un quincaillier castrais : Monsieur Lavit.

Les *Bonnes Vacances* furent donc pendant de très longues années une association confessionnelle. Les prêtres ont vraiment marqué ce premier siècle mais ils ne sont plus là aujourd'hui et les signes de la religion catholique se sont progressivement éteints pour disparaître totalement. La petite chapelle que j'ai

connue dans les années 1980, était dissimulée derrière les étagères de la lingerie et pouvait accueillir quatre ou cinq fidèles. Elle a ensuite déménagé dans la plus petite pièce du chalet avec, pour seul vestige, une vierge posée sur une étagère chancelante dans ce qui est devenu une chambrette exigüe. L'autre jour, la statue de plâtre est tombée. Personne n'a pensé à recoller les morceaux...

La Rosière de Louise

Du côté de Labessonnié, à l'aube des années 50, les temps étaient difficiles, les caisses vides, les ressources faibles et les salaires inexistantes. Les bénévoles s'activaient déjà. Parmi eux, Armand et Louise Donnadille avaient été recrutés pour l'intendance et la cuisine. Leur fils Jacques, âgé d'une quinzaine d'années, aidait au ravitaillement et aux achats dans les fermes voisines avec une remorque accrochée à son vélo. Un jour, emporté par l'ivresse de son bolide bricolé, le petit Jacques vit même sa carriole le doubler dans une descente et les litres de vin et de lait transportés se perdre sur la chaussée. On imagine le courroux maternel doublé par les foudres divines de l'abbé...

Jacques passera son *BAFA* avec Pierrot Fabriès un peu plus tard au *CREPS* de Toulouse.

Les parents de Jacques suivirent le mouvement vers les séjours girondins. Sa maman était toujours aux fourneaux. Son papa, entre autre, coupait le bois nécessaire. Louise Donnadille cuisinait dans un énorme faitout, une Rosière, toujours visible en 2013 sur le site testerin : n'allez pas le chercher du côté de la cuisine, l'incroyable marmite étant devenue aujourd'hui un imposant bac à fleurs devant la laverie...

Louise s'épuisait à maîtriser un budget que Gau serrait chaque jour davantage. La cuisinière essayait de varier au mieux les menus pour l'équilibre des petits.

- Monsieur l'abbé ! Pouvons-nous acheter des fruits ?
- Il n'en n'est pas question Madame Donnadille, c'est trop cher...

- Mais c'est excellent pour la santé ! Je ferai une bonne salade de fruits pour dessert...

- Ouvrez-donc une boîte de confiture et rajoutez de l'eau !

Madeleine se souvient pareillement de son beau-père, lui aussi, essayant toujours de minimiser le coût des rations :

- Bon Papa, à peine deux petits rôtis pour toute la colo ?

Et Armand Donnadille de couper minutieusement des tranches de viandes plus fines que du papier Job. Armand et Louise enchaînaient, certains étés, les trois séjours qui se terminaient toujours par la même phrase du prêtre et la même réponse de Louise :

- Madame Donnadille, cette année je ne pourrai pas vous payer.

- S'il n'y a pas d'argent... ce n'est pas grave.

Malgré la récession permanente, le centre prenait forme de jour en jour, de saison en saison, d'année en année grâce aux relations et aux mille astuces développées par Gau. L'abbé fut à l'initiative du montage du bâtiment blanc. Les moyens financiers ne permettaient pas d'engager une construction coûteuse. Gau négocia avec son bienfaiteur Marcel Pélissier, la possibilité de récupérer un hangar de l'usine castraise voué à la démolition. Marcel Pélissier fut, une fois de plus, à la hauteur des espérances de l'ecclésiastique et offrit l'imposante charpente d'un hangar de tissage avec fenêtres et portes. L'industriel prit également à sa charge le démontage à Castres, le volumineux transport jusqu'en Gironde et le montage à La Teste en dépêchant certains de ses ouvriers.

Aujourd'hui, le doux ronflement des petits colons succède donc au vacarme lancinant des métiers à tisser qui résonnait sous ce même toit une soixantaine d'années plus tôt ...

Un billet de cinquante

Comment ne pas consulter Jacques et Madeleine alors que j'ai la prétention d'écrire sur l'association des *Bonnes Vacances*. Même si pour prévenir quelques erreurs historiques ou quelques dérives dues à mes interprétations subjectives, j'ai pris la précaution de romancer cette histoire, je veux essayer de faire un récit le plus proche possible de la réalité. Ma mémoire m'entraîne à peine au bout des années 70. Rencontrer le couple Donnadille pour remonter dans le temps était incontournable.

Jacques et Madeleine m'ont accueilli aux *Bonnes Vacances* en 1979. Ils connaissaient mon père qui avait opéré leur deuxième fils Laurent. Après la mort de mon père, je n'ai pas le souvenir d'avoir parlé de lui avec Jacques sauf, très récemment, à ma demande lors de ces rencontres que j'ai provoquées pendant l'été dernier. Je ne sais pas pourquoi mais j'avais peur que Jacques refuse d'accéder à ma requête : se replonger dans son passé.

Je fermai la porte de mon bureau. Dans ces cas-là, les filles osent moins m'interrompre et je suis plus concentré sur mes conversations téléphoniques.

- Allo Jacques ? Je ne vous dérange pas ?

- Attends deux secondes, je suis en train de conduire mais j'arrive chez moi !

- Avec une rue André Lesca toute neuve, j'ai vu cela l'autre jour...

D'emblée j'expliquai à mon interlocuteur mon souhait de lui voler des anecdotes et de les publier. D'emblée il se replongea dans le passé avec un bonheur non dissimulé. J'étais rassuré. Nous prîmes plusieurs rendez-vous pendant l'été pour, à travers de

simples conversations, repartir dans le passé et essayer de remonter le siècle avec la complicité de Madeleine. Nous nous vîmes sur leur terrasse, au bord de la piscine, à La Teste. Mon stylo glissait rapidement sur mon bloc tant leurs souvenirs étaient nombreux. Jacques évoquait des situations et Madeleine les replaçait dans le temps avec une grande précision. Je pourrais encore noircir mille feuilles d'anecdotes et de moments savoureux...

Jacques et Madeleine m'expliquèrent que les colos de Labessonnié ont perduré jusqu'en 1955 parallèlement à l'activité naissante et très précaire à Arcachon. La cuisine se faisait dehors, à ciel ouvert. Et Gau de remercier le ciel :

- Il n'a pas plu du séjour, merci mon Dieu !

Jacques a le souvenir précis du bâtiment central originel abritant une grange sous un toit flanqué d'énormes poutres en bois. Le premier étage ne sera monté que quelques années plus tard...

Très tôt Jean Gau réfléchit à la possibilité d'organiser des colos à la mer. En 1947 un séjour a été organisé dans des locaux loués du côté de l'étang de Berre à côté de Marseille. L'abbé voulait vraiment s'implanter au bord de l'eau et étudiait la faisabilité d'installer une colo à proximité de la Méditerranée. Il n'envisageait pas encore l'investissement au bord du Bassin. Jacques n'a qu'un souvenir flou du séjour passé là-bas. Il se souvient cependant d'avoir été fasciné par les trois lits superposés qu'il trouvait très hauts...

Les séjours à Labessonnié n'accueillaient que des garçons et les activités de la colo se répartissaient

entre l'école publique des filles pour les repas et l'école publique des garçons pour les dortoirs. Certains lits étaient même disposés dans la salle des fêtes, sur la scène. Les moniteurs, pour mieux surveiller les enfants, avait installé leur chambrée dans la cabine du projectionniste prévenant ainsi les bavardages éventuels en surveillant par la petite fenêtre réservée au faisceau du projecteur de cinéma. Les activités simples ravissaient les enfants. Les sorties à la piscine découverte de Labessonnié s'enchaînaient avec les parties de gendarmes et voleurs dans les ruines du Château de Labessonnié. Les douches se prenaient dehors, dans la cour de l'école. Des mini-camps étaient organisés quelques nuits à Pratlong et la messe dominicale à l'église de Labessonnié était obligatoire pour la cinquantaine de colons.

De simple colon à Président, Jacques offrit à l'association une cinquantaine d'année. Il a toujours eu un œil protecteur sur le domaine testerin et les promenades avaient le double avantage d'inviter à la réflexion et de repérer un dysfonctionnement éventuel. Les pas matinaux, dans le silence du jour qui se lève, rendent l'esprit paisible et font apprécier davantage l'endroit. Les bénévoles venus pour les vacances de printemps, dormaient encore du sommeil des justes pour prendre des forces : une belle journée de travaux s'annonçait. Le domaine n'était pas encore entièrement clôturé et l'objectif de terminer ce chantier était fixé. Jacques, un des grands *Bâtisseurs des Bonnes Vacances*, a lui aussi beaucoup donné. En échange, celui-ci a parfois reçu de drôles de cadeaux, sinon de belles surprises. Au détour du camp trois, en

ce jour de Pâques au milieu des années 1980, quelle ne fut pas sa peur de découvrir un homme, sous le petit préau, en train de dormir. Il était temps de délimiter les frontières de la colo pour éviter ce genre d'intrusion. Le SDF surpris fut prié de quitter les lieux dans la minute et sans appel. Jacques, tout en le conduisant vers la sortie, lâcha quelques mots :

- Mais de quoi vivez-vous ?

- D'une baguette par jour.

- Voilà cinquante francs et partez ; vous ne pouvez plus revenir dormir ici !

Le clochard prit le billet, le rangea et se dirigea vers le chemin qui conduit à la sortie. Pris de remords d'éconduire l'individu, Jacques risqua :

- Si vous voulez donner un petit coup de main à la clôture, on peut vous loger et vous nourrir... Quelques jours seulement...

Laurent allait rester chez nous pendant une dizaine d'années. Jacques et Madeleine sont fiers d'avoir permis à cet homme de se réinsérer dans cette société qui fabrique les exclus avec une étrange facilité. Les salaires des *Bonnes Vacances* lui ont permis d'ouvrir un livret, d'acheter une première caravane, puis une seconde et une mobylette pour finalement trouver du travail en dehors de notre association.

Laurent, évidemment reconnaissant, a cependant commis quelques bêtises... Un étrange coup de téléphone, reçu un hiver à Castres, laissa Jacques sans voix :

- Je vous téléphone pour prendre rendez-vous pour la signature de l'acte...

- Quel acte ?

- Eh bien, j'ai votre signature en bas d'un papier m'indiquant que vous êtes d'accord pour me vendre une partie du terrain de la colonie...

Laurent était passé par là et Jacques menaçait l'inconscient de le renvoyer au moindre faux pas.

Laurent a toujours prétendu avoir le permis de conduire sans pouvoir montrer le document. Il resta secret sur ses origines et sur ses parents qui l'auraient abandonné.

Quand les Donnadille passaient les fêtes de Noël à La Teste, Laurent était invité à leur table et, avant les festivités, la messe de minuit était le point de passage obligé : Laurent se pliait volontiers à l'exercice et donnait la pièce avec fierté aux SDF qui quêtèrent à la sortie de l'office.

Jacques et Madeleine n'ont jamais perdu le contact avec celui que Madeleine avait affectueusement rebaptisé « *El hijo tonto* ». Non sans un certain brin d'humour, Madeleine aime à répéter que Laurent était arrivé aux *Bonnes Vacances*, un jour de Pâques, en même temps que les cloches...

De son côté Laurent garde toujours le contact avec ses deux bienfaiteurs.

L'autre jour il a même partagé un bien joli secret avec Jacques : il a toujours gardé le billet de cinquante francs offert le premier jour...

Jules et le chien

Le fonctionnement de notre mémoire reste mystérieux. J'ai parfois du mal à me souvenir de mes activités d'une semaine sur l'autre, et là, allez donc savoir pourquoi, les dix chiffres qui composent leur numéro de téléphone sont revenus instantanément. Sans réfléchir. Je n'ai pas eu besoin d'aller les chercher dans mon agenda électronique. Pourtant, je ne les avais pas composés depuis plusieurs années. Entre deux rendez-vous dans mon bureau catalan, je décroche le téléphone sans réfléchir. Comme je l'ai fait mille fois par le passé, mon doigt tape automatique sur le clavier. La gentillesse perce toujours dans la voix de Pierrot. Il m'accueille chaleureusement. Suzy n'est pas loin et nous voilà partis instantanément dans les souvenirs. Comme si nous nous étions quittés la veille.

Je me souviens, à quelques jours de mon mariage, avoir passé une soirée chez Pierrot et Suzy. Nous partageâmes, Anne et moi, les discours chargés de clémence sur la vie, les relations aux autres, l'importance de l'engagement du mariage, l'éducation des enfants. Sans jugement. L'écho de ces riches échanges résonne encore dans ma tête.

Comme Jacques et Madeleine, Pierrot et Suzy ont tout fait aux *Bonnes Vacances*. Ils débutèrent par la plonge en 1973 et logeaient sous tente, devant le chalet. Suzy fut chargée, ensuite, de l'économat des séjours durant de multiples saisons. Pierrot jetait un regard bienveillant sur les équipes et le fonctionnement ; il mettait ses talents de bricoleur au service des séjours. Cette année-là, Virginie Thouroude avait dans son équipe un enfant très rude. Le petit Jules accaparait sa

monitrice et avait besoin d'un animateur pour lui tout seul. L'enfant fuguait. Il était brutal et parfois dangereux pour lui et pour les autres. Pierrot fut le seul à trouver une solution : il partait avec Jules promener son chien Fidji derrière la colo. Jules d'une main tenait la laisse et de l'autre Pierrot qui commençait à apprendre sa future tâche de grand-père. Le retour de la promenade se faisait par les pruniers derrière le chalet. La cueillette finissait par calmer définitivement le turbulent et l'équipe pédagogique était soulagée. Chaque fois que j'allais chez Pierrot et Suzy, leur chien attaquait mes pneus et mon pantalon mais je ne lui en ai jamais voulu car, grâce à son maître, ce sacré Fidji nous a rendu un fieffé service.

Pierrot et Suzy, couple de *Bâtisseurs*, mirent en selle, en restant dans l'ombre, les jeunes directeurs qui débutaient alors : Alain Ségui, Jean-Luc Donnadille et moi-même. Ils étaient, par leur expertise, leur écoute et leur gentillesse naturelle, de précieuses personnes. Ils aidaient aussi au bon fonctionnement de la partie technique des séjours et nourrissaient de belles relations avec des cuisiniers parfois ingérables. Avec Jean-Luc, nous nous souvenons de leur contribution généreuse et efficace quand nous étions des directeurs novices. Si Jean-Luc est là aujourd'hui, si je l'accompagne, c'est grâce à eux, à Luis et Mado, Jacques et Madeleine.

Derrière la conserverie

Finalement, peu importe les générations de colons car les histoires se ressemblent et ce que font enfants et animateurs est un éternel recommencement: lits en portefeuille, bataille d'eau, plongeon forcé dans la piscine, cinquièmes animés, baisers volés dans le petit bois du fond de la colo, ...

Au tout début des années 50, la petite Suzy Léon, faisait partie des premières colonnettes testerines. Elle ne s'appelait pas encore Battut. Sa monitrice était Annie Raynaud. Dans l'encadrement il y avait aussi Colette Barthès: elle allait me donner la vie dix ans plus tard.

La facétieuse Suzy, aidée par ses copines, attendait patiemment qu'Annie s'endorme pour lui tremper le petit doigt dans un verre d'eau afin de provoquer une énurésie immédiate...

Quelques jours plus tôt, le grand départ pour la colonie d'Arcachon, avait eu lieu à Castres. Trois cars *Thorel-Balent* étincelants de leurs chromes s'étaient rangés en bordure de la place du Mail. Dernières recommandations, derniers baisers, dernières larmettes et les moteurs vrombirent destination l'Océan. Les enfants partaient « aux eaux ». La première halte eut lieu à Lavaur, puis le « pique-nique petit-déjeuner » juste après Montauban. L'autoroute n'existait pas et les traversées des villes devenaient interminables : Castelsarrasin, Moissac, Valence d'Agen, Agen, Casteljaloux, Bazas où l'arrêt « pique-nique déjeuner » était très attendu par les enfants. Les moteurs se reposaient, les estomacs se garnissaient et

les langues se déliaient. Villandraut, Facture, Gujan et la Hume après dix heures de voyage !

Dans la valise, les mamans avaient dû prévoir deux couvertures.

Les parents étaient conviés à une journée spéciale, et unique, pour venir voir leurs petits. Il fallait aller s'inscrire chez Monsieur Tardy, l'armurier en haut de la rue Villegoudou. Le jour J, pour trouver la colonie, il était recommandé de s'arrêter *Chez René* à la Hume, avant de rentrer dans La Teste, pour se faire expliquer le chemin jusqu'au fin fond de la rue Lesca. Suzy n'appréciait guère le manque de diversité des repas. Les conserves de poisson à la sauce tomate *Pilchard* et le pâté *Tombeau* revenaient trop souvent au menu et sa maman lui envoya un colis. Le postier fut l'abbé Frappat qui venait en visite. L'impressionnant paquet renfermait un bon poulet rôti que Suzy partagea avec les copines...

Dans la journée, les filles chantaient l'hymne de la colo « *Derrière la conserverie, y'avait une colonie...* » ritournelle charmante tombée dans les oubliettes. C'est dommage. Les chansons dans les colos d'aujourd'hui sont rares et les veillées autour d'un guitariste n'existent plus. Les cahiers de chants ronéotypés à la machine à alcool ne peuvent plus rivaliser avec les milliers de titres contenus dans un minuscule mp3. Ainsi va le progrès, indispensable et ravageur. Les souvenirs de mes enfants ne passeront pas par un feu de camp; peu importe, ils seront forgés de mille autres manières.

En 1952, les baignades s'organisaient déjà sur la plage de La Hume accessible après avoir longé la nationale

jusque *Chez René*, avoir traversé les rails juste avant la gare et longé le port. Le temps a fait son œuvre et la maison d'angle de *Chez René*, l'hôtel restaurant de l'entrée de La Hume, a laissé sa place à un imposant lotissement avec piscine qui s'enfonce dans la chêneraie. La gare s'est modernisée en se dotant de quais pour faciliter l'accès aux trains. Le port de la Hume a multiplié ses anneaux et de belles villas ont garni les prés salés déserts de l'époque.

Les activités, pourtant simples, régalaient les colons et les balades dans la forêt de l'autre côté du petit pont n'étaient pas rares. Les grandes excursions de l'époque conduisaient déjà les enfants à la Dune ou sur le Bassin.

La visite de la conserverie, entre la colo et la voie ferrée, faisait partie des temps forts du séjour.

Eloi, le gardien jardinier, était là et les enfants aidaient l'homme à trier les haricots.

Les séjours baignaient dans un doux parfum d'insouciance. Il ne flotte presque plus aujourd'hui, inhibé par les exigences légales qui nous rattrapent et manquent de nous tuer chaque saison. Nous résistons. Jusqu'à quand ?

Le premier jour de la colo, la petite Suzy fut surprise : d'une manière très officielle, les monitrices avaient réuni les colonnettes lors de la veillée pour présenter le règlement. Une heure durant, les enfants durent écouter religieusement, en assimilant consciencieusement, le long règlement qui devait être respecté à la lettre:

- Vous obéirez promptement et gaiement : rappelez-vous qu'un coup de sifflet veut toujours dire quelque chose. Donc obéissez rapidement et exactement à ce

qu'il vous demande. Vous serez prêtes à rendre service en toute occasion. Je vous rappelle que les colonnettes se rassemblent en colonnes d'équipes devant le bâtiment central de la colonie : le matin avant la toilette, avant le grand jeu, avant le repas et pour le départ en promenade.

Personne ne bougeait. Les filles fixaient l'adulte et l'écoutaient dans un silence parfait. Il était question à présent du protocole strict pour les départs à la plage :
- Au coup de sifflet vous irez ranger les jeux, prendre vos maillots et vous grouper devant le bâtiment central.

La monitrice haussa la voix, pour insister sur l'importance de la nouvelle consigne :

- Au nouveau coup de sifflet, et seulement au nouveau coup de sifflet, la colonie s'ébranlera. Ensuite, pour éviter un accident, vous attendrez le coup de sifflet pour traverser.

L'arrivée sur la plage de la Hume devait se faire selon un cérémonial non négociable :

- Chemise longue obligatoire pour mettre le maillot, vous vous regrouperez le long de la muraille. Vous pourrez descendre les bretelles du maillot à condition d'avoir une ceinture. Au premier coup de sifflet, vous vous dirigerez au bord de l'eau. Ce n'est qu'au second coup de sifflet que vous pourrez rentrer dans l'eau. Est-ce bien clair ?

Les filles hochèrent la tête, sans sortir du silence requis, pour exprimer leur approbation. La monitrice se perdant dans ses papiers, un timide brouhaha monta, très vite contenu lors de la suite des réjouissances :

- Lorsque vous entendrez un coup de sifflet prolongé, vous devrez sortir immédiatement de l'eau et ce sans délai. C'est bien compris ? Sans délai !

A nouveau, une parfaite chorégraphie de hochement de tête traduisit l'accord des fillettes.

- Dix minutes avant le départ, un coup de sifflet signalera le moment de s'habiller et un nouveau coup de sifflet le moment du retour à la colonie.

Le règlement écrit, précisait également que les enfants devaient prendre leurs précautions avant le coucher et qu'un silence religieux devait régner depuis l'extinction des feux jusqu'au signal du lever. Les enfants qui se réveillaient avant le signal du lever ne devaient pas oublier qu'il était absolument interdit de parler...

Du bon côté de l'avenue

En 1962, L'abbé Gau recruta quelques jeunes de la paroisse tarnaise où il était vicaire, la Cathédrale, pour construire ce qui allait devenir le bâtiment de l'infirmerie. Les jeunes devaient, sous les directives de Gau, travailler plus que de raison ; peu importe car le charisme du prêtre faisait accepter les exigences les plus difficiles. Le bénévolat était nécessairement de rigueur. En retour, l'abbé passait *Chez René*, à l'entrée de La Hume, commandait un plateau de fruits de mer pour une dégustation conviviale le soir à la colo. On imagine donc qu'aujourd'hui quelques grands-parents castrais peuvent s'enorgueillir d'avoir été, l'espace de quelques jours de chantier, des *Bâtisseurs des Bonnes Vacances*. Ils sont certainement nombreux et les souvenirs glanés ici et là ne me permettent pas de les citer tous. Qu'ils me pardonnent !

Le découpage des paroisses castraises est parfois surprenant : le côté gauche de l'avenue de Roquecourbe est relié à l'église Saint Jean-Saint Louis de l'Albinque et les résidents du côté droit sont rattachés à la Cathédrale. Heureusement que l'atelier et la maison du menuisier du quartier étaient du côté de la paroisse de l'abbé Gau... Sans ce hasard administratif, l'abbé n'aurait peut-être jamais rencontré Monsieur Fabriès qui offrit énormément pour les *Bonnes Vacances*. Ses trois fils, Pierre, Michel et Jean-Claude connurent aussi les joies du domaine testerin.

Les établissements Fabriès de l'avenue de Roquecourbe fournirent, entre autres, les incroyables

tables des salles à manger de la colo. Ces mastodontes en formica, très tendance à l'époque, ont accueilli les assiettes des colons pendant des décennies ; l'ingénieur menuisier avait placé des casiers de rangements aux extrémités pour abriter les serviettes des colons entre les repas. Ces tables sont toujours à la colonie mais leur utilisation première a été judicieusement détournée : toutes rassemblées, elles se sont transformées en imposante scène qui accueille les spectacles des enfants sous le préau depuis plusieurs années. Les chorégraphes d'aujourd'hui rassemblent de nombreux jeunes et beaucoup de mouvements : les tables ne bougent pas d'un millimètre et ont retrouvé une seconde jeunesse. Notons que Monsieur Fabriès avait également offert à l'abbé Gau toutes les huisseries du bâtiment principal.

Des anecdotes réelles deviennent, avec la patine du temps, de belles fables. Des faits qui n'ont peut-être jamais existé alimentent les légendes transmises à travers les générations. On ne distinguera jamais le vrai du faux : peu importe...

On raconte ainsi que l'abbé Gau se promenait la nuit, fusil à la main, pour éloigner quelques jeunes hommes qui rôdaient autour du chemin des Bordes, attirés par les séjours des filles...

Gau dut se résoudre à trouver encore mille astuces pour faire rentrer quelque argent. Il eut l'idée, à la fin des années 60, de louer le centre à d'autres associations. Ainsi, des petits savoyards et des petits lorrains vinrent séjourner chez nous durant les mois de juillet. Ces rentrées financières permirent de faire une cuisine toute moderne et d'acheter des

couvertures neuves. A la fin de l'été dernier, Gilbert Balayé a eu le privilège d'accueillir et de faire visiter le centre à un couple de retraités qui n'étaient pas arrivés là par hasard. Lui faisait partie des petits colons savoyards qui étaient venus à l'époque.

De lourdes armoires

En 1972, Martine Delmas, du haut de ses dix-huit ans, quittait ses parents pour la première fois et devenait monitrice à la colo. Elle se souvient de l'activité théâtre qu'elle menait avec les petits et des représentations données dans les réfectoires lors des veillées. Ce qui a le plus marqué la future sage-femme reste incontestablement la gestion matinale des « pipis au lit ».

J'ai un souvenir très fidèle de mon premier regard, de mon premier ressenti quand, en juillet 1979, après un voyage en bus de plusieurs heures, fatigué par un lever matinal, l'inconfort de l'autocar et les sollicitations incessantes des enfants anxieux, je suis arrivé pour la première fois de ma vie au bord du bassin d'Arcachon au fin fond de la rue André Lesca. Les premiers contacts avec mon Directeur de colo furent âpres. Les moniteurs débutants que nous étions furent réprimandés violemment et priés de ne pas pique-niquer ensemble afin de se mélanger aux enfants pour les accompagner dans leurs premiers pas sur le domaine.

Le repas du soir fut aussi un enfer : les bambins ne m'ont pas laissé une minute pour avaler la moindre bouchée. En guise d'entrée, en plein été, nous avions de la soupe bien bouillante. Je ne comprenais pas.

La découverte de ma chambre dans le bâtiment blanc fut édifiante : moche, lits superposés grinçants, peinture d'un autre âge... Les WC à la turque des sanitaires n'arrangèrent guère mes mauvaises pensées accumulées durant la journée.

Une drôle de locataire allait m'accueillir dans le placard qui devait recevoir mes affaires personnelles. Royalement installée à proximité de sa toile minutieusement tissée, cette araignée attendait son dîner. J'aurais dû prendre une chaussure pour régler son compte à l'indésirable mais, sans aucune logique, elle eut la vie sauve et mes vêtements restèrent dans ma valise sous le lit pendant les trois semaines de colo.

Étonnamment, l'odeur caractéristique qui régnait là n'était pas désagréable. Je n'avais jamais senti cela ailleurs : ces mélanges de moisi, de vieux bois, de poussière, de détergeant industriel devenaient une douce fragrance que mon cerveau allait définitivement associer aux lieux.

J'avais 18 ans à peine et je tenais là, comme Proust, ma madeleine et ma deuxième vie.

Quand je me promène encore aujourd'hui, plus de trente-cinq ans après, du côté du bâtiment blanc, je me surprends à retrouver ces sensations de ma jeunesse même si les dortoirs de l'époque ont laissé place à des chambres plus intimes. Depuis ce premier jour, je laisse systématiquement la vie sauve à toutes les araignées que je croise dans nos bâtiments...

Les colos des années 80 accueillait quasiment 200 enfants. En 1979, nous avions précisément 197 jeunes qui venaient du Tarn et de Lorraine. Des marabouts trouvaient leur place, ici et là, bien au-delà du camp d'ados actuel pour compléter les vastes dortoirs. Un soir, alors que les filles étaient aux douches communes dans le bâtiment qui aujourd'hui abrite la laverie, je remarquai une étrange agitation. Tonton Maurice avait dégonflé la porte pour la repeindre à

l'atelier et ne l'avait toujours pas remise à sa place. Mon arrivée fit détalier tous les garçons qui tentaient de profiter du spectacle. Jérôme, le deuxième fils de Suzy et Pierrot, courut plus vite que les autres pour ne pas être surpris en flagrant délit. Au niveau des marabouts montés entre les douches et le bâtiment blanc le malheureux trébucha sur une première sardine et s'enfonça une seconde dans la jambe. Les pompiers furent requis et le blessé hérita de neuf points de suture et d'une paire de béquilles jusqu'à la fin du séjour.

La cuisine, loin des normes actuelles, était tenue par des mamans ou des amis de l'association. Elle était accessible à tout le monde et accueillait même les cinquièmes de l'équipe. Le potage, pour des raisons de facilité et d'économie, faisait donc office de premier plat de tous les dîners.

Le petit-déjeuner, toujours pour des questions budgétaires, se jouait en alternance : un matin confiture, l'autre beurre : jamais les deux en même temps sauf pour les privilégiés de l'équipe de direction qui avaient le droit de déjeuner dans la cuisine. Le dimanche, croissant pour tout le monde : le luxe d'un hôtel cinq étoiles s'invitait à notre table et je n'ai jamais mangé de croissants aussi délicieux que ceux du dimanche matin à la colo.

Faisant partie des privilégiés qui pouvaient prendre le café en cuisine, et bénéficiant de quelques complicités du côté de l'économat, il n'était pas impossible que je puisse bénéficier de plusieurs viennoiseries...

Les haut-parleurs de la colonie hurlent dans les chambrées. Le joli accent espagnol ne laisse aucun

doute quant à l'identité du speaker. C'est le directeur. C'est Luis Goma.

- J'attends les moniteurs volontaires à la direction pour déménager une armoire. Je répète, les moniteurs sont attendus et l'armoire est lourde. Merci...

Il est hors de question que je quitte mon équipe pour aller me casser le dos. Jean-Luc pourtant, devient insistant et sa mine laisse imaginer la supercherie de l'annonce. Définitivement non, j'ai mal au dos et ne veux pas déplacer une armoire.

Le plus intrigant reste à venir: deux jours après, à la même heure, pendant les douches juste avant le repas, les moniteurs sont une nouvelle fois requis par la sono pour aller déplacer une armoire. Le jeune homme naïf que je suis se dit que l'armoire a été mal positionnée l'avant-veille et quelques bras forts doivent ajuster l'imposant meuble. Je ne bouge toujours pas, prétextant qu'un moniteur doit rester pour surveiller les enfants.

Notre directeur doit vraiment être indécis quant à la position du mobilier puisque pas moins de trois fois dans la même semaine les moniteurs sont appelés pour ce déménagement. Sacré Luis. Cette annonce codée est en fait un appel déguisé pour convier l'équipe à l'apéritif sans que les enfants se doutent de quelque chose...

Luis était entouré d'une équipe solide dans le travail et dans l'amitié : une valeur fondatrice des *Bonnes Vacances*. Suzy Battut faisait l'économat, Yves Vieu s'occupait du camp vélo et Pierrot accomplissait mille tâches sans oublier quelques chorégraphies improbables à l'image d'un Lac des Cygnes exécuté pendant un cinquième. Pierrot était le chauffeur attitré

de l'Estafette bleue qui, en surcharge évidente, rejoignait les camps de nos ados avec le matériel pour plusieurs jours. Le véhicule n'avait plus d'âge : il fallait s'arrêter toutes les dix minutes, rajouter de l'eau. Les risques de rouler avec cet engin étaient évidents à tel point que les gendarmes arrêtaient Pierrot à l'entrée de Sanguinet. Ils souhaitaient immobiliser sur le champ le véhicule pétaradant !

- Laissez-moi repartir je vous prie, je dois livrer tout ce matériel... Ce sont les tentes et la nourriture pour les enfants de la colo des *Bonnes Vacances* qui campent dans le jardin du curé !

- Pas question... Ce véhicule ne doit plus rouler !

Et quelle ne fut pas la surprise de notre Pierrot, en train de parlementer de longues minutes avec la maréchaussée sur le bord de la route, voyant passer en voiture Luis et Yves. Par peur de se faire embarquer ou voulant jouer un tour, les deux larrons partirent en laissant notre homme aux mains des gendarmes qui conclurent sans appel :

- Circulez et qu'on ne vous voie plus jamais sur les routes avec ça !

Luis était un directeur droit avec son équipe, généreux et attentif. Il menait ses séjours de main de maître et ne négligeait jamais les moments de convivialité. J'étais très fier, l'année suivante, de la promotion donnée par mon directeur que j'adorais : avec Jean-Luc, nous étions devenus chefs de groupe. Ce nouveau statut nous autorisait quelques privilèges. Nous pouvions manger à la table de la direction à chaque repas avec, à la différence des autres tables, du fromage avant le dessert et un verre de vin. A mon sens, le réel avantage de cette fonction était la

conduite possible d'un véhicule emblématique de la colo: une « 2 CV camionnette ». Quelle fierté de pouvoir amener ainsi le périmètre à la plage ou le pique-nique sur une activité extérieure. Luis Goma nous a même autorisés un soir à prendre le véhicule pour partir en boîte de nuit avec les animateurs en congés... Cette nouvelle liberté, à laquelle je n'avais pas encore accès à Castres, me comblait. Pas question de décevoir Luis et de rentrer au-delà de l'horaire accordé. C'était sans compter la présence de voyous, devant la boîte de nuit du centre de La Teste. La police appelée en renfort par le gérant de la discothèque a consigné ce soir-là les clients à l'intérieur nous obligeant à rester enfermés plus d'une heure, ce qui imposa un retour à la colo bien au-delà de la permission. C'est en pyjama et le cheveu en bataille que Luis nous accueillit furibond. Nos explications ne le convainquirent guère et la présence de son épouse dans notre mésaventure n'y fit rien. Le courroux du directeur, qui n'a jamais cru à la version officielle, résonne encore dans nos mémoires. Mado n'a jamais pu persuader son époux que nous avons dépassé l'horaire sur ordre des gendarmes. 30 ans ont passé et je reste persuadé que Luis ne nous croit toujours pas.

Quelques temps après, la 2CV camionnette a laissé la place à une 4L. C'était le luxe : ce véhicule était équipé d'une radio. Comme je suivais les enfants du camp vélo en voiture, j'étais heureux d'avoir cette compagnie qui crachotait les ondes longues magiques ; la FM n'était pas encore libérée au début des années 80. Je découvrais alors une radio que nous ne pouvions pas capter à Castres : RTL. J'avais

définitivement envie de devenir animateur de radio et de parler à la place d'Anne-Marie Peysson ou Fabrice qui étaient les vedettes de la station de la rue Bayard à l'époque. Sur la longue ligne droite qui mène à Sanguinet, au rythme lent des colons à vélo, je n'imaginai pas une seule seconde, même si j'en rêvais déjà, que trente étés plus tard, j'animerais « *Stop ou encore* », l'émission emblématique de cette chaîne que j'écoutais en surveillant les cyclistes.

Le klaxon de la boulangère

Le camping des familles portait bien son nom et pouvait accueillir, entre autres, les parents qui venaient rendre visite à leur progéniture pendant le séjour ou à l'occasion de la journée des parents. Cette tradition d'accueillir les parents pour qu'ils puissent visiter leurs enfants, avait beaucoup de succès auprès des adultes. Beaucoup moins auprès des enfants : le matin, il fallait gérer les pleurs de ceux qui ne voyaient pas arriver maman ou papa et le soir, la tristesse de la séparation des petits dont les parents portaient.

Le camping s'est structuré au fil des ans. A l'origine, dans les années 50, c'est dans cette partie du domaine que l'Abbé Gau autorisait les premiers « parents-campeurs » à planter leur toile. Il n'y avait pas d'équipement particulier. Des marabouts, pour les plus grands des colons, s'élevaient à l'emplacement actuel des sanitaires du camping. C'est en 1975 que Victor Foures et Jean Azemar commencèrent à organiser l'activité : Madeleine Donnadille enregistrait les campeurs et leur fournissait la carte de membre. Jacques Donnadille était aussi impliqué dans cette nouvelle activité. A la fin des années 1990, Henri Blanc et son épouse donnèrent une belle impulsion au fonctionnement du camping. Depuis une dizaine d'années, Henri Combes préside aux destinées de nos campeurs et fourmille de projets pour son développement.

Notre camping est à contre-courant de campings actuels : pas de piscine, pas de soirée dansante, pas d'animation. En revanche, du calme, des emplacements ombragés et des familles paisibles qui

se reposent. Seuls quelques cris d'enfant jouant à vélo ou le klaxon de la boulangère qui arrive avec les baguettes chaudes peuvent venir perturber le calme des lieux. C'est le paradis. Il y a toujours le souvenir de Madame Coste convoquant mes filles pour déguster quelques crêpes maison. Il y a toujours l'âme de son époux, celle d'Etienne, force de la nature, qui nous a beaucoup aidés au camping et à la colo.

A la fin des années 70, les camps II et III n'existant pas encore, ce grand espace permettait une ressource lucrative : accueillir les gens du voyage et leurs caravanes. A l'origine, deux ou trois messieurs bien mis étaient venus négocier la possibilité de s'installer sur nos terres et avaient essuyé un refus catégorique de Jacques Donnadille. Deux ou trois jours après, ils revinrent avec une proposition alléchante : le loyer proposé allait faire du bien à nos finances. Jacques accepta de les recevoir. Quatre ou cinq caravanes prirent place, puis dix et enfin quinze ou vingt. La gestion de cette population était à risque et Jacques avait parfois du mal à récupérer les sommes dues : il passait le samedi et les petits gitans de répondre inlassablement que les parents n'étaient pas là... Il fut décidé de ne plus accueillir des gens du voyage au fond de la colo et de fermer l'ensemble du domaine pour gérer l'accès et éviter les indésirables. Chaque année, à Pâques, sous l'impulsion de Jacques Donnadille, Victor Fourrés, Jean Azemar et l'abbé Escande, quelques dizaines de mètres de clôture étaient réalisés. La colonie est entièrement close aujourd'hui et quelques vieux sommiers en ferrailles font encore office de somptueux portails. Les gens du voyage ne s'aventurent plus sur nos terres.

Les amis, les amours, les emmerdes...

Je ne comprenais pas pourquoi Jean-Luc n'avait pas souhaité prendre son troisième de jour de congé avec moi. Nous les prenions toujours ensemble. Le tableau des congés, affiché en salle des moniteurs, me livra l'explication : il allait prendre son repos avec Pascale Nègre, une animatrice dont il me parlait beaucoup, sans encore m'avouer l'essentiel. J'étais donc déçu de ne pas aller en ville avec eux ce soir-là. Les deux tourtereaux partirent à la découverte de La Teste. Lui, voulant impressionner sa dulcinée, proposa un petit souper dans un restaurant de la ville. Elle n'avait d'yeux que pour le beau jeune homme et ce n'est certainement pas Fernand Nègre qui aurait pu s'opposer à ce projet puisqu'ignorant les intentions de sa fille mineure. Le sévère et respecté instituteur de Saint Pierre était bien loin de se douter que sa petite Pascale était en passe de devenir Madame Donnadille. Jean-Luc, contrairement à aujourd'hui, n'avait pas identifié les restaurants de la ville et se risqua dans un établissement dont il ne connaissait pas l'excellente réputation répercutée sur les prix de la carte. Aveuglé par la douce brunette, l'amoureux ne regarda même pas les prix affichés devant la porte. Son petit budget du mois s'engouffra dans une addition somptuaire...

Les mariés des *Bonnes Vacances* sont nombreux. Yves Donnadille rencontra son épouse Marie-Pierre, à l'occasion d'un séjour. Simon et Quentin viennent souvent voir leurs grands-parents : je me souviens de Jacques, promenant Quentin dans sa poussette de bébé du côté de la Chêneraie à la rencontre des canards.

Dans les années 1960, Efraïn Pesce, professeur à Barral et directeur chez nous l'été, tomba sous le charme d'une animatrice. Il épousera Monique quelque temps plus tard. Un deuxième professeur du Petit Séminaire, Laurent Birbes, en visite lors d'un séjour dirigé par l'Abbé Sahuquet, rencontrera sa dame de cœur.

Dans les années 1980, un troisième professeur de Barral découvrira en Cathy Barthes, adjointe pédagogique, la maman de ses trois enfants : Florent et Marion sont d'ailleurs impliqués dans l'association aujourd'hui.

Plus récemment Christophe, le neveu de Gilbert Balayé, y rencontra sa future...

N'oublions pas les unions de Colette et Jean André, ou Laurent Duri et Marie Roques.

D'autres amours sont nées sous les pins des *Bonnes Vacances* : certaines éphémères, certaines durent encore.

Été 1979, je découvrais donc le Bassin d'Arcachon et la colonie des *Bonnes Vacances*, en pleine activité florissante et j'y forgeais mes souvenirs d'adolescent et de jeune adulte. J'ignorais que mes premières animations sur les scènes improvisées allaient être les fondations de ma vie professionnelle.

En même temps, sur les rives de l'Agout, l'industrie textile n'était plus prospère et les dirigeants des établissements Viala devaient se résoudre à l'évidence : cesser leur activité. La situation se dégradant d'année en année, la concurrence active et les contraintes imposées par le marché en mouvement avaient déjà sonné le glas du textile sud tarnais.

Il ne faut jamais oublier que ce sont les acteurs de cette industrie castraise aisée et puissante par le passé, qui ont permis d'enrichir le patrimoine de notre association et de la rendre pérenne.

Barthélémy Amen avait légué sa manufacture de tissu créée à la fin du XIX^{ème} siècle à son fondé de pouvoir qui à son tour l'avait transmise à son gendre Henri Viala. Les Etablissements Viala furent connus et reconnus sur la place de Castres pendant des décennies. *Monsieur Henri* impulsa un essor considérable à la petite entreprise d'effilochage grâce à ses deux propres gendres, des corréziens, les frères Pélissier.

Le premier, Jacques, polytechnicien, rêve d'étendre l'entreprise et de construire encore. Le second, Marcel, attiré du côté de Castres par son frère Jacques, va s'atteler, avec un talent magistral, au développement commercial des Etablissements Viala. C'est à lui que l'abbé Gau s'adressa pour réunir les fonds nécessaires à l'achat du domaine testerin.

La Hume, terminus !

Au-delà des séjours testerins, l'association organise des colos au ski, impulsées à la fin des années 1970 par Luis Goma ; il passa le relais à Alain Ségui, Jean-Luc et moi-même pour plusieurs années à Val Louron. Les départs étaient toujours fixés au 26 décembre, au lendemain de Noël. Certaines années, la neige manquait cruellement et nous organisons balades et grands jeux toujours à l'affut du moindre flocon qui jamais n'arrivait. Heureusement que les préparatifs de la nuit de la Saint Sylvestre nous occupaient aussi.

Le président continue à changer de casquette pour officier pendant les vacances de février, plus sûres en quantité de neige, toujours dans les Hautes-Pyrénées ou en principauté d'Andorre depuis cette année. Cette diversification complète la palette des séjours proposés en 2013 : la population accueillie est différente de l'été. L'ambiance aussi. Je crois savoir que Jean-Luc prend aussi beaucoup de plaisir à poursuivre la direction de ces semaines dans les Pyrénées, fussent-elle andorranes.

Parfois, l'association est sollicitée pour des demandes particulières. En 1986, Jacques Donnadille avait été contacté par le comité central d'entreprise des *Laboratoires Fabre* pour organiser une sortie avec les enfants des salariés. La destination qui s'imposa fut Barcelone et l'homme de la situation, Luis Goma. Le déplacement nécessita six bus, guidés sur l'autoroute par Luis et Jacques, dans un véhicule qui ouvrait ce long convoi entre Castres et la capitale catalane. Deux sites d'hébergement avaient été nécessaires pour les deux cent quarante enfants et la cinquantaine

d'accompagnateurs. La gestion des places dans les chambrées fut inextricable. Ainsi, avec Françoise Donnadille et Anne Lauzeral, qui allait devenir mon épouse sept ans plus tard, nous disposâmes des matelas dans le couloir pour passer la nuit dans le va-et-vient des enfants qui se rendaient aux toilettes. Jacques m'avoua quelques années plus tard, qu'il ne trouva ni place dans les couloirs, ni matelas de fortune et passa une nuit blanche. Deux bus se perdirent car les talkies-walkies capricieux crachaient des informations inaudibles. Les cellulaires n'existaient pas alors. La visite du parc d'attraction du Tibidabo, le déjeuner dans un restaurant sur le port et la baignade du côté de La Palme dans l'Aude sur le chemin du retour, se passèrent fort bien.

Luis réussit même à caser un apéritif et quelques tapas très appréciés et uniquement réservés à l'équipe. Fort de ce succès, l'expérience avec les *Laboratoires Fabre* fut reconduite l'année d'après. Destination La Teste et ses classiques : Dune, navigation sur le Bassin, veillée et grands jeux à la colo. Le déplacement avec les six bus fut jugé trop dangereux ; la gare de La Hume étant à quelques mètres du domaine, la *SNCF* fut contactée par Jacques. Un impressionnant train spécial nous attendait le jour J en gare de Castres pour le départ. Quel bonheur et quel luxe d'avoir un train entièrement privatisé pour les *Bonnes Vacances* ! Les négociations avec le contrôleur qui suivait notre équipée furent aisées et il me confia la clé du petit placard qui renfermait le micro des annonces. Au retour, j'usai et j'abusai de la sono du train pour quelques mauvaises plaisanteries qui rimaient avec les villes traversées.

- Agen, Agen, personne ne descend du train !

- Toulouse, Toulouse, personne ne bouge !
- Castres, Castres, arrivée sans désastre !

Une nouvelle photo est arrivée par mail ce matin.

- J'ai mis du temps à l'éclaircir; j'espère que tu pourras tout de même t'en servir. Devinette: où suis-je?

La question posée par Suzy Battut fut redoutable et les nombreux échanges de mail avec Jean-Luc ne me permirent pas l'identification parmi la douzaine de colonnettes.

Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais pris aucun plaisir à regarder les photos souvenirs. Pire, je les évitais. J'étais mal à l'aise devant mon image, et apeuré par ce temps qui marque les visages. Je ne souhaitais pas voir non plus des photos de mon père. Décidément, *Les Bonnes Vacances* soignent même certaines pathologies : ce voyage dans le passé est agréable, l'image de mon père, toujours en filigrane dans ce récit, devient douce et attirante.

Il est un autre instantané que je garde dans mon *Ipod*. Le temps s'arrête cette fois-ci, les décennies se croisent et malgré les merveilles d'*Apple*, la photo reste floue, jaunie et mystérieuse. L'écran tactile ne changera rien et ne m'aide pas à percer les pensées de ces hommes : Maurice et Claude Sabot, Georges Estampe, l'abbé Escande et mon père. Ils sont, sans aucun doute, devant le bâtiment de la direction. On reconnaît parfaitement à l'arrière plan du cliché pris il y a précisément 60 ans, la porte d'entrée du couloir de la direction actuelle et les volets de la fenêtre de la chambre d'Eloi devenue celle du directeur ; rien ne semble avoir changé. *Les Bonnes Vacances* auraient-elles la faculté d'arrêter le temps ?

Ils sont là, tous les cinq, posant comme nous l'avons tous fait à la colo. Ils paraissent sérieux, pourtant la mise en scène est délirante : l'abbé tient une cigarette et a une première scie à ses pieds et une autre à la ceinture. On a l'impression que Maurice croise une faucille et un marteau. Claude, qui se tient au fond, dispose deux balais en l'air. Mon père porte un canard qui a l'air vivant et Georges reste stoïque, fier et olympien.

J'essaie de lire dans leur pensée. Rien ne transpire. Je n'y arrive pas. Indéniablement, pas un seul de ces acteurs ne s'imagine poser pour la postérité. Pas un seul de ces acteurs ne s'imagine que cette photo pourrait nous intriguer aujourd'hui et symboliser cent ans d'histoire. Au moment de la prise de vue, ils ne pouvaient pas penser une seule seconde que cette photo ferait la couverture d'un livre consacré au centenaire de l'association qu'ils étaient en train de servir.

Ils étaient là pour ce que nous appelons, 60 ans après, un chantier : remettre en état, peindre, arranger, jardiner, construire. Nous connaissons bien ces rendez-vous aujourd'hui. Ils existent depuis toujours : les hommes qui les animent font, depuis un siècle la richesse des *Bonnes Vacances*.

Il est très agréable de se retrouver, chaque année à Toussaint ou à Pâques. Nos familles nous accompagnent. Les journées sont longues, les soirées arrosées et les résultats probants : c'est la base de notre fonctionnement, impulsé par le président actuel, Jean-Luc Donnadille. Ces heures passées à galérer et à rire, à suer et à boire, à faire et défaire font que la relève des *Bâtisseurs* qui ont œuvré durant ces 100

dernières années est bien assurée. Nos actions sont pérennes. Espérons que cela puisse continuer.

Mais que sera devenue notre chère colo dans 100 ans de plus ? Le Président actuel et son équipe résistent encore aujourd'hui aux demandes incessantes d'achat. Pour combien de temps encore ? Certaines sont vraiment alléchantes : des gloires du football girondin firent des propositions. D'autres sont joliment farfelues: un type sorti de nulle part proposa l'achat ou la location d'une partie du terrain pour faire des studios de cinéma avec décor naturel, maison sur pilotis, et pièce d'eau jouxtant le bassin. Il nous promettait déjà les plus grands tournages avec les plus grandes stars. Nous rêvions tous de croiser Sophie Marceau entre l'infirmerie et le chalet et ces dames imaginaient surprendre le beau Georges en train de boire son café dans la petite cuisine de la direction.

Il y eut bel et bien un tournage dans nos locaux : un film commandé par l'*UFCV* sur la vie quotidienne en colo à l'attention des stagiaires *BABA*, moins ambitieux mais tellement vrai, où les vedettes étaient les enfants. L'équipe de tournage s'installa plusieurs jours pour ressentir l'ambiance et essayer de la retranscrire au mieux. Afin de ne pas intimider les enfants et de capter des moments spontanés, des caméras fixes sur pieds, sans cadresurs, tournaient des heures et, bien que visibles, se laissaient naturellement oublier. Pour filmer un coucher, le réalisateur décida de poser sa *Betacam* dans une chambre de garçons du bâtiment blanc. Il avait choisi une chambre de turbulents afin d'illustrer les couchers difficiles : les résultats allaient être à la hauteur de ses espérances. Les derniers réglages terminés, il sortit en laissant travailler sa *Sony* dernier cri. La bataille de

polochons qui suivit, fut mémorable et fatale. La caméra, merveille de technologie, n'a pas survécu à un oreiller rebelle qui la fracassa au sol...

J'effleure ma tablette, et la photo apparaît. J'ai ainsi le loisir de la montrer à tout bout de champ.

- Sais-tu où a été prise cette photo ?

En général, tout le monde trouve car le bâtiment de la direction est facilement identifiable.

- Tu reconnais les personnes ?

En fonction des générations, les réponses sont plus ou moins probantes... Je précise toujours, non sans une certaine fierté, que mon père est sur la photo.

Evidemment, je l'ai montrée à mes enfants. J'étais heureux que Jeanne et Juliette puissent identifier instantanément le grand-père qu'elles n'ont jamais connu : une façon de boucler cette boucle qui trotte dans ma tête. S'il était là aujourd'hui, que leur dirait-il ? Serait-il fier de savoir que ses petites-filles aiment à courir dans la colo ? La grand-mère de Jean-Luc, Pierre et Fafa, Bonne-maman, aimerait, elle aussi, voir ses arrière-petits-enfants participer aux séjours ou à la vie de l'association.

Quel bonheur que celui de voir aujourd'hui mes deux filles prendre leur place au sein des séjours comme je le fis il y a plus de trente ans et comme leur grand-mère et leur grand père le firent il y a une soixantaine d'années. Les colos d'aujourd'hui ne s'appellent plus colos ; elles ont laissé leur place aux séjours thématiques. Il n'y a plus de moniteur : on les appelle les animateurs. La cuisine ne reçoit plus le personnel en folie pour des cinquièmes sans fin. L'abbé Sauret ne fait plus hurler son moteur entre les casseroles.

Or, malgré cette législation de plus en plus pesante, j'imagine que les nouvelles générations se fabriquent aujourd'hui les souvenirs qu'elles raconteront à leur tour demain. Les jeunes qui reprennent le flambeau, construisent l'histoire et ouvrent sereinement notre deuxième siècle. Ils restent dans les pas de l'abbé Gau et s'apprêtent à bâtir les *Bonnes Vacances* du futur.

De longues minutes je fixe cette photo : cent ans de l'histoire de l'association défilent. Jusqu'alors, j'avais du mal à regarder des photos de mon père. Cependant, en remontant dans le temps avec la colo, la chose devient aisée, indispensable même, comme pour me construire des souvenirs que je n'ai pas eu le temps de partager avec lui. Il est là, à la colo, devant la porte de la direction. Je tente d'éclaircir son reflet qui est d'un autre temps. Il avait vingt ans. Je n'arrive toujours pas à imaginer ce qu'il peut penser au moment de la prise de vue qui va le fixer à jamais. J'aurais tellement aimé partager cela avec lui. Il étudiait la médecine : se voyait-il déjà chirurgien ? Il fréquentait ma mère et il s'imaginait peut-être déjà papa ? Pourquoi était-il aux *Bonnes Vacances* ? Pourquoi, plus de soixante ans après, y suis-je ?

La photo n'est pas nette. Elle devient parfois encore plus floue avec une goutte qui glisse sur l'écran. Mais ce qui se dégage de cette posture immobile m'envahit de sérénité. Je ne l'explique pas. Malgré tout, l'image de mon père demeure sépia.

Épilogue

Si un rai de lumière apparaît encore sous leur porte, je m'autorise à aller leur voler un dernier baiser ; Jeanne et Juliette ont leur domaine sous les combles et gravir les marches pour aller les embrasser reste un des derniers plaisirs de la journée.

J'emprunte ensuite le long couloir qui mène à notre chambre et laisse glisser mon doigt sur la commode comme pour essayer de gratter quelques jolis souvenirs qui vont nourrir mes rêves cette nuit.

Le livre rouge est là, comme une relique fragile intouchable, avec les souvenirs de mon père et les bonheurs de la colo.

Je me dis qu'il va falloir que je l'ouvre un jour, bien au-delà de la page de garde, à la rencontre de mon père.

A moins que cette quête ne s'achève aujourd'hui avec tous ces souvenirs des *Bonnes Vacances* qui m'ont permis de vivre un sursis supplémentaire avec lui et d'imaginer que je pouvais faire sa fierté.

Tout ceci reste étrange, car, comme tous les *Bâtisseurs* qui ont édifié ces *Bonnes Vacances* depuis 100 ans, cette colo est une partie de ma vie comme elle a été une partie de la sienne : jamais, quand il était là, je n'ai échangé avec mon père sur ses souvenirs de jeune homme à La Teste alors que l'ado que j'étais commençait à y construire les siens.

Allez comprendre...

Finalement, mon père parlait peu.

Mais, comme vous, il devait aimer cette colo, et moi aussi.



1940

Pas encore
une colo !
Mais des
écuries
entre
La Hume et
La Teste

1952
Suzy
Battut
est en bas
à gauche



1957
Section des
grands.
Les enfants
dorment
sous les
tentes de
l'armée
américaine



1956
Deux
monitrices à
La Hume :
Colette
Barthès et
Annie
Raynaud





1958
La section
des petits

1964
Sortie au Cap
Ferret.
Séjour de
filles du mois
d'août



1964
Réunion des moniteurs
autour de l'Abbé Gau





1964

Repas de travail
autour de l'abbé
Gau. Louise
Donnadille est à
sa gauche.
Armand
Donnadille
porte le béret.



1964
Les dortoirs
et l'arrière du
bâtiment
principal



1964

En cuisine,
Armand et
Louise
Donnadille
(à gauche et
à droite des
fourneaux).



La carte postale
du cinquantenaire



1980

L'équipe de Juillet

Jacky, Anne et
Yolande.

Monique, Yves et
Alexis.

Mido, Pierre et
Christine.

Colette, Jean Luc,
Babeth, Cathie.

Christine, Pascale
et Geneviève.

Myriam,
Christine, Cathy,
J-Claude

Claire, Philippe,
Anne et Nathalie.

Luis et François.



*Pardon à
ceux qui ont œuvré pour les Bonnes Vacances et que j'ai
oubliés dans ce récit. Ils sont très nombreux.*

*Merci à
Pierre Battut
Suzy Battut
Titou Clerc
Jacques Donnadille
Jean-Luc Donnadille
Madeleine Donnadille
Martine Delmas
Colette Ellie
Colette Galibert
pour les belles histoires qu'ils m'ont racontées*

*à
Gilbert Balayé
Suzy Battut
Colette Galibert
Hélène Legrais
Arlette Porte
Cathie Ségui
Jacques Vincent
Christine Vidal
Jean-Claude Vinceneau
pour les précieux documents qu'ils m'ont donnés*

*à
mon épouse Anne
qui a été ma première lectrice
et qui m'a aidé dans ma quête...*

Bibliographie

Castres, deux mille ans d'histoire

Privat, 2000

Jean-Pierre Gaubert, 1985

Le Tarn, Encyclopédie illustrée

Privat, 2003

Jean-Pierre Gaubert, 1985

L'Elysée

Plon, 2012

Patrice Duhamel, Jacques Santamaria

Les Héros perdus de Gabrielle

Calmann-Lévy, 2011

Hélène Legrais

Sources

wikipedia.org

ville-castres.fr

tibidabo.cat

doctissimo.fr

rosieres.fr

lyricsfreak.com

Achevé d'imprimer à Mérignac en janvier 2013
par www.copy-media.net
SARL ACBE – COPY MEDIA
CS 20023
33693 – MERIGNAC CEDEX
Dépôt Légal janvier 2013